

FRÈRE MARIE-VICTORIN, DES E. C.



EDMOND J. MASSILOTTE

Charles
Le Moyne

Drame Canadien

LES FRÈRES DES E. C.

44, RUE CÔTÉ, 44

MONTRÉAL

1925

CHARLES LE MOYNE.

DU MÊME AUTEUR

Récits Laurentiens. 1 vol. in-8°, Montréal, 1919.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte.)

Broché45

Relié65

Croquis Laurentiens. 1 vol. in-8°, Montréal, 1920.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte.)

Broché55

Relié75

Chez les Madelinots. 1 vol. in-8°, Montréal, 1920.

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte.)

Broché30

Relié50

Peuple sans histoire. Fantaisie dramatique en un acte et trois tableaux. 1 vol. in-8°, Montréal, 1925.

Broché..... .25

EN VENTE À LA PROCURE

DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

44, RUE CÔTÉ,

MONTRÉAL

FRÈRE MARIE-VICTORIN

DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

CHARLES LE M

DRAME CANADIEN EN TROIS



MONTREAL
LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉT
44, RUE CÔTÉ
1925

DROITS RÉSERVÉS.

Canada, 1925,

PAR

LES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES.

À
LA MÉMOIRE
DU
FONDATEUR
DE
LONGUEUIL

PRÉFACE

La plupart des personnages de ce drame appartiennent à l'histoire et le fait qui lui sert de base est de même parfaitement authentique. Citons *l'Histoire de Longueuil de Jodoin et Vincent* :

« Au mois de juillet 1665, Le Moyne se décida un jour à aller à la chasse ; il obtint son congé et partit avec quelques sauvages de la nation des Loups. Il avait été averti que les sauvages ennemis n'étaient pas loin ; mais sa bravoure lui fit oublier ces prudents conseils.

Rendu à l'île Sainte-Thérèse et tout occupé de sa chasse, il fut surpris et attaqué tout à coup par les Iroquois au moment où il se trouvait seul. A l'instant, il est entouré, enveloppé et fait prisonnier.

Grande fut la douleur des colons à cette triste nouvelle ; on envoya du monde pour poursuivre les Iroquois. Mais leurs recherches furent inutiles. De toutes parts, on adressait des vœux au ciel pour sa délivrance et son prompt retour. Ces prières ne furent

pas vaines. Au lieu de le brûler immédiatement selon leur coutume barbare, les Iroquois l'emmenèrent dans leur pays.

Mais rendu dans leurs bourgades, Le Moyne leur fit peur par ses paroles hardies. . . Celui qui a le plus contribué à sauver Le Moyne fut sans contredit le vieil ami des Français, le chef iroquois Garagonthier, qui, à force de ruses et de belles paroles obtint sa délivrance. Il voulut le ramener lui-même, à l'automne de la même année, avec les ambassadeurs Onontagués, Goyaquins et Tsonnonthouans qui allaient à Québec renouveler les traités de paix. »

Telle est la version de l'histoire. A l'aide d'un léger anachronisme, nous avons pu introduire dans l'action le troisième fils de Le Moyne, qui devint par la suite le sieur d'Iberville. Quiconque a lu l'histoire de ce Canadien extraordinaire, ne trouvera pas invraisemblable l'exploit que nous lui prêtons ici.

Quant à Garagonthier, les *Relations des Jésuites* et les chroniques du temps sont pleines d'éloges pour ce vieil ami des Français. Quatre ans après le dénouement de ce drame, c'est-à-dire en 1669, Garagonthier fut baptisé solennellement dans la basilique de Québec.

Chicot, scalpé en 1651 dans une escarmouche avec les Iroquois « n'en continua pas moins de vivre, dit la chronique, près de quatorze ans, ce qui est bien admirable ». Il s'établit et se maria à Ville-Marie, et son fils Jean, marié à Boucherville avec Marie-Madeleine Lamoureux, fut le chef des nombreuses familles Sicotte de Boucherville.

De Saily, Pictot, Duclos étaient les principaux citoyens de Ville-Marie à cette époque. Viau, Dubuc, Ronceray, Benoist sont les noms des premiers colons qui se fixèrent à Longueuil sur les terres de Le Moyne.

Charles Le Moyne, dans ses grandes lignes, est donc un épisode émouvant des luttes héroïques qui marquèrent la fondation de Ville-Marie. Puissent ces quelques tableaux, en évoquant les grandes figures d'un autre âge, nous rendre fiers de nos origines, les plus belles et les plus pures dont fasse mention l'histoire des peuples coloniaux.

CHARLES LE MOYNE.

PERSONNAGES.

CHOMEDEY DE MAISONNEUVE, gouverneur de
Ville-Marie.

CHARLES LE MOYNE, interprète officiel de
Ville-Marie.

PIERRE (d'Iberville)	} fils de Le Moyne.
CHARLES (de Longueuil)	
JACQUES (de Sainte-Hélène)	
PAUL (de Maricourt)	
FRANÇOIS (de Bienville)	}

GABRIEL SOUART, supérieur des Sulpiciens.

DE SAILLY	} notables de Ville-Marie.
DUCLOS	
PICTOT	

CHICOT, au service de Le Moyne, milicien.

MICHEL DUBUC	} tenanciers de Le Moyne, miliciens.
JACQUES VIAU	
PIERRE BENOIST	
JEAN RONCERAY	
LOUIS ARCHAMBAULT	

GARAGONTHIER, chef onontagué, ami des Fran-
çais.

FLEUR-DU-LAC, fils de Garagonthier.

L'OURS-NOIR	}	chefs agniers.
LE SERPENT-RUSÉ		
LA PLUME		

L'ORIGNAL	}	chefs tsonnonthouans.
L'AIGLE-CHAUVE		

DENT-DE-LOUP, chef onontagué.

LE RENARD, chef onéiout.

UN TSONNONTHOUAN.

UN VIEILLARD AGNIER.

UN ENFANT AGNIER.

PREMIER ALGONQUIN.

DEUXIÈME ALGONQUIN.

TROISIÈME ALGONQUIN.

QUATRIÈME ALGONQUIN.

UN TAMBOUR.

TROMPETTES.

UN PORTE-DRAPEAU.

COLONS, MILICIENS, ALGONQUINS, IROQUOIS.

ACTE PREMIER.

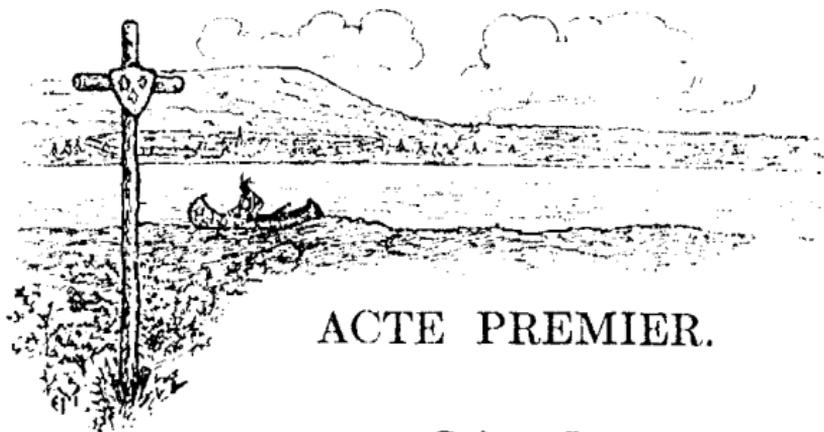
LE CONSEIL DE VILLE-MARIE.

(La scène se passe en 1665, devant la demeure du gouverneur.)

On chante à la gloire de Marie, protectrice de ces lieux. — Vive Le Moyne victorieux ! — Deux prisonniers de marque. — Un noble enfant digne de son père. — Les chrétiens ne se vengent pas, ils punissent ! — Où il est question d'une chevelure. — Le pacte. — Trop parler nuit. — Qui me rendra mon wigwam ?... — Deux amis pour la vie ! — Une volée de perdreaux. — O mon Dieu ! Manitou ! Protège notre père !...

LE DÉCOR.

Place publique devant la demeure du gouverneur de Ville-Marie. A droite, un calvaire avec deux marches de pierre. A gauche, une petite estrade portant deux sièges rustiques. On voit à l'arrière-plan la palissade de pieux et le Mont-Royal.



ACTE PREMIER.

Scène I.

Au lever du rideau la scène est vide. Sonnerie de tambours et de clairons, d'abord lointaine. Entrée, par la gauche, de la Milice de la Sainte-Famille : porte-drapeau, deux tambours, deux trompettes, douze miliciens par deux ou par quatre. Ils exécutent un demi-tour et viennent occuper tout le fond de la scène ; les trompettes et le porte-drapeau se placent derrière l'estrade. Entrée par la droite de MM. de Maisonneuve et Gabriel Souart qui prennent place sur l'estrade sans s'asseoir. Ils sont suivis de Charles Le Moyne et des notables de Ville-Marie qui se disposent à gauche et au centre.

Chicot, qui commande la troupe, donne successivement les commandements suivants :

Par le flanc droit !

Halte !

Un demi-tour à droite !

Présentez armes !

Saluez !

Remettez armes !

Serrez les rangs !

CHŒUR DES MILICIENS.

Benoîte Notre-Dame, ô douce et tendre reine,
 Lorsque la nuit descend sur notre île lointaine,
 Lorsque le fleuve bleu sous la brume s'endort,
 Et que dans la forêt, veille l'horrible mort,
 Jusques à votre cœur, à votre cœur de mère,
 Monte le pur encens d'une ardente prière :
 En ce nouveau pays, Vierge du Bon Secours,
 Soyez le bouclier qui protège nos jours.
 Du farouche Indien, rendez le cœur docile
 Aux divines leçons de l'austère Évangile !
 Que sur le Nouveau-Monde, au sommet de la croix,
 Brille à jamais le lys du drapeau de nos rois !

Scène II.

DE MAISONNEUVE.

Mes amis, j'aime à vous entendre chanter les louanges de Marie. A cette heure, nos braves colons sont agenouillés au pied des autels. Suivant leur habitude, ils récitent les prières des agonisants pour ceux d'entre nous qui pourraient tomber sous le tomahawk iroquois pendant la nuit prochaine.

SOUART.

Oui, Marie est vraiment pour nous, comme le dit le texte sacré, une armée rangée en bataille. La survivance de cet établissement lointain malgré l'abandon des uns et la haine des autres, est la meilleure preuve que Dieu et la Vierge agréent l'œuvre de la société de Notre-Dame de Montréal. L'unique but de cette société en fondant Ville-Marie n'était-il pas la conversion des sauvages de l'Amérique du Nord ?

DE MAISONNEUVE.

Messieurs, je vous ai convoqués à une heure un peu tardive. En voici la raison. Vous savez que la bravoure de Le Moyne nous a valu hier, deux prisonniers de marque.

TOUS.

Vive Le Moyne ! Vive Le Moyne !

DE SAILLY.

Cet heureux coup de main, mon cher Le Moyne, grossit la liste de vos exploits, si longue déjà.

DE MAISONNEUVE.

Par la volonté d'en haut, je suis la tête qui commande ici ; Jeanne Mance et Marguerite Bourgeoys sont le cœur de la colonie ; vous, Le Moyne, vous êtes le bras sur lequel s'appuient toutes les faiblesses. Notre meilleure défense n'est-elle pas la terreur que vous inspirez aux Iroquois ? . . .

LE MOYNE (*faisant un pas en avant*).

Votre Seigneurie exagère mon mérite. Je n'ai jamais fait que mon devoir. Tous ces braves n'agiraient-ils pas ainsi à l'occasion ? . . . D'ailleurs, si je n'ai pas encore laissé ma chevelure aux mains de quelque Iroquois je reconnais le devoir à la Vierge dont l'image et la protection me suivent partout.

DUCLOS.

Nous avons plus que jamais besoin de votre expérience et de votre bravoure. Les

Iroquois sont redevenus d'une audace inouïe !
..... Le massacre de l'île à la Pierre, la mort toute récente du brave Lambert Closse, disent assez haut que le souvenir de Dollard commence à s'effacer.

PICTOT.

Les bois regorgent de maraudeurs indiens altérés de sang.

DE SAILLY.

Même sous les canons du fort, les travailleurs ne sont plus en sûreté.

DE MAISONNEUVE.

Le conseil va prendre connaissance de la capture faite par notre ami et juger sans retard les prisonniers. J'ai voulu qu'une partie des mousquetaires composant la milice de la Sainte-Famille assistât à cette réunion. Cela donnera à ces barbares une meilleure impression de nos forces. Le Moyne, faites-nous part des détails de l'aventure.

LE MOYNE.

Je travaillais sur ma concession de Longueuil, avec mon brave Chicot et Michel Dubuc, ici présents. Soudain, j'aperçois à travers la feuillée un canot portant cinq Iroquois. Silencieusement, ils venaient à nous en rasant

la rive. Ils avaient été sans doute attirés par le bruit de nos haches. A peine avons-nous le temps d'armer nos pistolets, que déjà les sauvages s'élancent en poussant leur cri de guerre ! Nous faisons une décharge générale qui en abat trois. Les deux autres veulent fuir ; Chicot garrotte solidement le Serpent-Rusé, et je réussis, avec l'aide de Michel Dubuc, à m'emparer de l'Ours-Noir. Parmi les morts se trouvait le fils de ce dernier, l'une des plus énergiques figures indiennes que j'aie vues.

SOUART.

Les prisonniers sont-ils des chefs ?

LE MOYNE.

L'Ours-Noir et le Serpent-Rusé sont des personnages importants dans les Cinq-Cantons ; j'ai fumé le calumet avec eux dans les conseils. De leur côté, ils connaissent bien la Perdrix, surnom par lequel je suis désigné dans la région des lacs.

DE MAISONNEUVE.

D'où peut venir semblable appellation ?

CHICOT.

Du désir qu'ils auraient de vous plumer et de vous mettre à la broche ! sauf votre respect, monsieur Le Moyne !

DUCLOS.

Cela est vraisemblable. La veuve du regretté major Crosse, Élizabeth Moyen, a été prisonnière chez les Agniers. Elle raconte que les vieillards indiens, pour animer les jeunes guerriers à s'emparer de la Perdrix, amassaient d'énormes bûchers à son intention. Dieu vous garde, mon cher Le Moyne, de jamais tomber entre leurs mains.

LE MOYNE.

Mais je n'ai pas terminé mon récit. Nous avons fait une étrange découverte. Un jeune Iroquois d'une dizaine d'années, à demi mort de faim et de frayeur, gisait au fond du canot. Nous l'avons ranimé et confié aux soins de Jeanne Mance. Il est aujourd'hui complètement remis, et en état, je crois, d'être questionné.

DE MAISONNEUVE.

Chicot, et vous Dubuc, amenez ici les deux chefs. Pierre Benoist, allez à l'hôpital quérir l'enfant.

(Les trois miliciens sortent.)

Scène III.

LE MOYNE.

N'y a-t-il pas quelque chose de mystérieux dans la présence de cet enfant au milieu d'une expédition guerrière ?

DE MAISONNEUVE.

C'est ce que nous saurons bientôt. Messieurs, cette capture est providentielle. Nous n'avons pas encore oublié qu'il y a quelques semaines Jacques Trudeault et sa femme ont disparu, enlevés par les Iroquois. Peut-être vivent-ils encore ? Dans ce cas, il faudrait tenter un échange de prisonniers.

SOUART.

La charité chrétienne nous commande de faire tout pour retirer nos frères des mains cruelles des Agniers.

DE SAILLY.

Les deux chefs savent probablement quelque chose.

LE MOYNE.

Oui ; seulement, défions-nous ! Je connais les sauvages de longue date et je puis affirmer que le mensonge leur est aussi naturel

que la parole ; l'intérêt est la seule mesure de leur fidélité.

DE MAISONNEUVE.

Le Moyne, vous connaissez à fond la ruse et l'éloquence indiennes. Je m'en remets à vous pour la conduite de l'interrogatoire et des négociations.

Scène IV.

(Chicot et Dubuc entrent par la gauche, avec les deux chefs. Benoist amène Fleur-du-Lac jusque vers le milieu de la scène, près de Le Moyne.)

CHICOT.

Monsieur le Gouverneur, voici les deux brutes que nous avons ficelées sur la grève de Longueuil ; voilà le sauvageon qui était dans le canot. Ce sont de rudes gaillards, allez ! Ce grand diable d'Ours-Noir ressemble étrangement à celui qui me scalpait, le jour où ils emmenèrent dans leur pays — pour la manger, sauf votre respect ! — la défunte Catherine Mercier !

L'OURS-NOIR *(avec un rire méprisant)*.

Ta chevelure, homme à la tête pelée, se balance au seuil du wigwam de l'Ours-Noir,

en compagnie de celles de Dollard et de Brigeac... Va la prendre !...

CHICOT (*hors de lui*).

Ah ! le païen ! c'est donc bien lui !..... Avec quel plaisir je te débarrasserais de ta sale peau, toi !..... Quant à ma chevelure, j'accepte l'invitation, oui, j'irai la prendre !... Entends-tu ?..... J'irai !.....

LE MOYNE.

Du calme ! Chicot... Chefs, le Dieu des blancs, le seul véritable, celui que prêchent les robes noires, ordonne à ceux qui l'adorent d'aimer tous les hommes, même leurs ennemis. Les chrétiens ne se vengent pas, ils punissent ! C'est selon cette loi que ce conseil va vous juger.

Vous avez été saisis les armes à la main, cherchant à nous surprendre. Cependant, un de vos chefs, Garagonthier, avait enterré la hache de guerre avec Ononthio.

L'OURS-NOIR.

Garagonthier !... Ah ! ne remplis pas mes oreilles de ce nom infâme !... Garagonthier ! rouge par le visage, blanc par le cœur... Garagonthier ! la honte de nos tribus !... Je le hais !... Crois-tu donc que

Garagonthier puisse empêcher l'Ours-Noir de suivre le sentier de guerre et de lever des chevelures ?...

LE MOYNE.

Garagonthier est un guerrier dont la bravoure et la sagesse sont universellement reconnues. Mais passons. Les chefs ont-ils quelque chose à dire pour leur défense ?

LE SERPENT-RUSÉ.

Le Serpent-Rusé n'est pas une femme barbare ; tu peux le torturer.

L'OURS-NOIR.

L'Ours-Noir est prêt à aller rejoindre les mânes de son fils au pays de la chasse éternelle, son fils que tu as tué là, dans les saules de la rive. Blancs ! l'Ours-Noir ne regrette qu'une chose : mourir sans vengeance !...

DE MAISONNEUVE.

Il suffit ! Le Moyne, interrogez l'enfant.

L'OURS-NOIR (*à part*).

Encore un dont le cœur a blanchi à l'ombre de Garagonthier..... Que va-t-il dire ?...

LE MOYNE.

Enfant, quel est ton nom ?

FLEUR-DU-LAC.

Dans ma tribu, on m'appelle Fleur-du-Lac.

SOUART.

Gracieux nom pour un sauvage !

CHICOT (*à part*).

Ça ne vaut pas Chicot ! . . .

LE MOYNE.

D'où viens-tu ?

FLEUR-DU-LAC.

Loin, bien loin, tout en haut d'une grande rivière, à vingt jours de canot.

LE MOYNE.

Tu es le fils du Serpent-Rusé ?

FLEUR-DU-LAC (*avec force*).

Oh ! non ! le Serpent-Rusé est méchant, et mon père est bon !

LE MOYNE.

Qui donc est ton père ? . . .

FLEUR-DU-LAC (*après un silence, fièrement*).

Garagonthier !

TOUS.

Garagonthier ! . . .

DE MAISONNEUVE.

Tu es le fils de Garagonthier ?...

FLEUR-DU-LAC.

Oui, grand chef.

LE MOYNE.

Mais pourquoi as-tu quitté ton père pour suivre l'Ours-Noir et le Serpent-Rusé ? (*Long silence.*) Tu ne réponds rien ?...

(*Fleur-du-Lac et les prisonniers croisent leurs regards.*)

DE MAISONNEUVE.

Parle, mon enfant, tu n'as rien à craindre. Je te prends sous ma protection. Ton père Garagonthier est notre ami, tu le sais. Parle donc sans crainte. (*Il se lève et dégaine.*) Vois-tu cette lame ?... Elle irait chercher le cœur de celui qui voudrait porter la main sur le fils de Garagonthier.

FLEUR-DU-LAC.

Chef des blancs, tu es bon, je te dirai tout. Ah ! tout à l'heure mon cœur a bondi quand l'Ours-Noir a insulté mon père, (*il se tourne vers les deux chefs,*) le plus brave et le plus fort des chefs des Cinq-Cantons !

TOUS.

Bravo ! bravo !

DE MAISONNEUVE.

Bien, mon enfant !

LE MOYNE (*à Maisonneuve*).

Dans l'éclair des yeux, je reconnais l'âme ardente et généreuse de Garagonthier ! Le fils est digne du père.

FLEUR-DU-LAC.

Ces deux chefs détestent mon père : il est ami des français et dans les conseils son avis l'emporte toujours sur le leur. Trop lâches pour s'attaquer à Garagonthier, ils ont voulu se venger sur moi.

SOUART.

De quelles perfidies sont capables ces âmes barbares !

FLEUR-DU-LAC.

Il n'y a pas encore une lune, mon père avec quelques guerriers de notre village prenait le sentier de la guerre contre les Algonquins. Peu de jours après notre départ, je m'étais aventuré dans les bois de pins qui bordent la rivière. Tout à coup, je fus saisi et emmené de force dans un canot qui prit

immédiatement le courant. Du fond de la pirogue j'apercevais les figures mauvaises des deux chefs ; j'entendais leurs insultes et leurs menaces. Mon cœur se serrait en voyant fuir les têtes des pins familiers et en me sentant glisser vers l'inconnu...

SOUART.

Pauvre enfant !

FLEUR-DU-LAC.

En écoutant les conversations du bivouac, je connus bien vite leur intention. Ils avaient résolu de profiter du premier engagement avec un parti huron ou algonquin pour m'abandonner à leur cruauté.

CHICOT (*indigné*).

Ah ! les canailles !

LE MOYNE.

Aucun combat n'a donc eu lieu ?...

FLEUR-DU-LAC.

Non ; les guerriers ont descendu toute la rivière des Iroquois sans rencontrer âme qui vive, jusqu'au jour de l'attaque, sur la grève, là-bas.

LE MOYNE (*aux chefs*).

C'est lâche pour des guerriers de s'atta-

quer à un enfant sans défense. J'admire l'homme courageux, soutenant dans les combats l'honneur de sa tribu ; mais je méprise celui-là, qu'il soit blanc ou rouge, qui fait la guerre aux femmes et aux enfants. . . Monsieur le Gouverneur, je vous demande comme une faveur, de recevoir chez moi le fils de Garagonthier, et d'aviser aux moyens de le faire remettre à son père.

DE MAISONNEUVE.

J'accorde de grand cœur à l'ami de Garagonthier l'honneur de veiller sur son fils. Nulle autre famille, j'en suis sûr, n'offrirait au jeune Indien de meilleurs exemples ni de meilleurs soins. Fleur-du-lac, en attendant que Garagonthier te soit rendu, voici ton père !

(Il prend la main de Fleur-du-Lac et la met dans celle de Le Moyne. Celui-ci prend une attitude protectrice.)

FLEUR-DU-LAC.

Mon père disait bien vrai quand il m'affirmait que le cœur de la Perdrix était aussi grand que son courage, et que sa bonté égalait sa force. Grand chef des blancs, Fleur-du-Lac te remercie.

(Il donne la main à Souart qui le fait monter auprès de lui.)

LE MOYNE.

Chefs, vous avez quitté depuis peu les Cinq-Cantons ; les deux prisonniers amenés récemment de Ville-Marie vivent-ils encore ?...

L'OURS-NOIR (*à part*).

Voilà ce que j'attendais. (*Haut.*) Dès que la mort de l'Ours-Noir sera connue, le poteau de torture se dressera au village d'Ouayé... Garagonthier est loin !..... L'on verra si tous les blancs savent mourir aussi bien que leur Grand Manitou dont parlent les robes noires !...

LE SERPENT-RUSÉ.

Je vois pétiller les chairs sous les charbons brûlants, j'entends les pleurs et les cris de la femme blanche, et c'est déjà pour moi la vengeance !...

LE MOYNE.

Chefs, par la rupture du traité de paix et votre cruauté à l'égard de Fleur-du-Lac, vous avez tous deux mérité la mort. Par un effet de sa bonté, le chef des blancs vous donne la liberté si vous obtenez la délivrance des deux prisonniers français. L'Ours-Noir ira les chercher tandis que le Serpent-Rusé restera en otage.

L'OURS-NOIR (*à part*).

C'est la liberté et la vengeance ! (*Haut.*)
Crois-tu que nous redoutions la mort ?.....

LE MOYNE.

Que les chefs réfléchissent ! Non seulement leur vie dépend de leur décision, mais il y va de la sûreté de leurs frères. Si Jacques Trudeault et sa femme sont torturés, le grand Ononthio de Québec enverra châtier les coupables et brûler les villages iroquois. J'ai dit.

LE SERPENT-RUSÉ (*à l'Ours-Noir, à part*).

Pars sans crainte et sans remords. Je te connais ! Ville-Marie ne reverra ni toi ni les prisonniers. Pars ! Les blancs sont des femmes sans esprit. Le Serpent-Rusé saura bien se tirer de leurs mains et te rejoindre.

L'OURS-NOIR (*au Serpent-Rusé, même jeu*).

Comme ton cœur ressemble au mien ! (*Haut.*) Nous acceptons.

LE MOYNE.

Demain, à l'aurore, un canot garni de provisions t'attendra au Pied-du-Courant. Le chef des blancs te souhaite bon voyage et prompt retour. Mais si tu manques à ta

parole, si lorsque le soleil aura traversé cinquante fois le firmament, tu n'es pas ici avec les prisonniers français, le Serpent-Rusé mourra, et Ononthio fera justice.

L'OURS-NOIR.

Que le chef des blancs soit sans crainte. Avant que le bluet n'ait mûri son fruit, avant que le nénuphar, la blanche « fleur du lac » (*il jette un regard haineux sur l'enfant,*) n'ait perdu son parfum et sa blancheur, l'Ours-Noir touchera la rive d'Hochelaga.

DE MAISONNEUVE.

Chicot, ramenez les prisonniers.

CHICOT.

Monsieur le Gouverneur, sauf le respect que je dois à votre Seigneurie et à cette respectable assemblée, j'aurais une plainte à formuler. Ça regarde mon bien-aimé maître, monsieur Charles Le Moyne, ici présent.

LE MOYNE.

Voici une introduction qui promet, mon brave !

CHICOT.

C'est vous qui êtes trop brave, monsieur Le Moyne ! Ce n'est pas que j'aie peur pour ma peau, quand j'ai l'honneur de vous accom-

pagner. Oh ! non ! D'abord, ma peau, elle est à prix réduit depuis que ce sale sauvage m'en a arraché le plus beau morceau. Si ma défunte mère, madame Chicot, née Perrine Latulippe, me voyait comme ça ! elle qui était si fière de mes cheveux blonds quand j'étais gamin !

DE MAISONNEUVE.

Au fait, mon ami, au fait !

CHICOT.

C'est vrai ! le souvenir chéri de madame Chicot, née Perrine Latulippe, me faisait oublier !... Je disais donc que mon maître s'expose trop ! Quel malheur si nous le perdions, lui, le brave des braves !... Sans Garagonthier aux Iroquois pour museler ces bêtes féroces, sans Le Moyne pour les éloigner de Ville-Marie, c'en serait fait de nous ! Ainsi, que mon maître me pardonne de mettre le nez dans ses affaires ! Dans quelques jours il a l'intention d'aller chasser avec des sauvages amis, dans les environs de l'île Sainte-Thérèse, sur la rivière des Iroquois. Tout le monde sait que ces parages sont infestés de diables rouges en quête de chevelures.... Ce que j'en dis ce n'est pas pour la mienne, car elle n'a jamais voulu repousser... Et

puis, ils feraient un maigre fricot avec ma vieille carcasse usée par quarante années de misère...

LE MOYNE.

Quel bavard incorrigible !... Chicot, mon ami, si je ne te connaissais de longue date, je croirais que tu as peur !

CHICOT.

Moi, peur !... pas de ces bariolés-là, en tout cas !

LE MOYNE.

Je comprends le motif qui t'inspire. Autrement, comme tu le dis, je ne tolérerais pas cette intrusion dans mes projets. Mais ne crains rien ! Nous ne dépasserons pas les bornes de la sagesse ; quant au reste, confions-nous dans la Providence.

DE MAISONNEUVE.

Le Moyne, vos paroles me rassurent. Je m'en remets à votre prudence et à votre bonne étoile. Mais souvenez-vous que plus que jamais nous comptons sur vous, car il y a lieu de craindre pour Garagonthier. La haine et l'envie multiplient les embûches sous ses pas. Que deviendraient nos pauvres prisonniers sans cet ami puissant ?... Rame-

nez les prisonniers. Messieurs, le Conseil est levé.

(Les miliciens sortent.)

L'OURS-NOIR *(à part)*.

Il est bien vrai que les blancs sont des femmes bavardes ! Ah ! la Perdrix va chasser sur la grande île . . . Dors en paix, ô mon fils bien aimé ! . . . Dans trois jours je serai sur la piste de la Perdrix et tu seras vengé !

LE MOYNE.

Mon enfant, reste ici. Dans un instant mon fils Pierre viendra te prendre pour te conduire à celle qui sera, pour quelques jours, ta seconde mère.

(Tous sortent, sauf Fleur-du-Lac.)

Scène V.

FLEUR-DU-LAC.

Combien de choses étonnantes et nouvelles sont passées devant mes yeux depuis qu'on m'a ravi aux caresses de ma mère. Peut-être qu'à cette heure, assise à l'entrée du wigwam, elle regarde la lune monter au-dessus des bois, en pleurant son Fleur-du-Lac, qu'elle croit perdu à jamais Ah !

si ma voix pouvait, franchissant ces immenses forêts, arriver jusqu'à son oreille, lui dire que son fils est en sûreté sous la protection des blancs !... Et mon père, est-il revenu de la guerre ?... A-t-il succombé sous les flèches algonquines ?... Ce message qui le fit partir en toute hâte, n'était-ce pas encore un piège de l'Ours-Noir ?...

Oh ! ma mère ! quand je me réveillai hier dans le grand wigwam des malades, j'ai cru te reconnaître dans le doux visage penché vers moi... C'était une femme blanche, bonne comme toi, et comme toi aussi, pleine de caresses pour le pauvre Fleur-du-Lac... Elle m'a parlé du Grand Manitou des blancs, qu'une tribu méchante tortura et fit mourir... Elle m'a dit aussi que sa mère est la mère de tous les hommes, des blancs, des Iroquois, des Algonquins !... Tout cela est bien mystérieux !...

Scène VI.

PIERRE (*entrant en courant*).

Fleur-du-Lac, mon ami, comme je suis heureux de te connaître !

FLEUR-DU-LAC.

Moi aussi !... Tu es le fils de la Perdrix ?...

PIERRE.

La Perdrix ?... Ah ! c'est ainsi que tu appelles mon père ! (*Riant.*) Oui, la Perdrix est mon père !...

FLEUR-DU-LAC.

Alors, tu dois être bon comme lui !

PIERRE.

J'ignore si je suis bon ; madame ma mère dit que je suis le plus espiègle de la famille. Ce qui est certain c'est que je t'aime déjà beaucoup. (*Il l'attire vers lui.*) Mon pauvre Fleur-du-Lac, tu seras heureux avec nous... Madame ma mère est si douce... et mes frères sont si gentils... Dis, tu m'apprendras à tirer de l'arc ?... et à faire des raquettes ? Oh ! comme nous allons nous amuser !...

FLEUR-DU-LAC (*avec tristesse*).

Pourrais-je me réjouir, quand ma mère à moi, au village, tout là-bas, pleure l'absence de Garagonthier et la mort de son enfant ?...

PIERRE.

Pardon, mon frère, j'oubliais ton malheur !... Comme il doit être dur d'être si loin des siens !... Où est ton père ?

FLEUR-DU-LAC.

Il est à la guerre, à cette terrible guerre d'ou l'on ne revient pas toujours... Le Manitou te préserve, mon frère, de jamais perdre ton père !... Ton père ! Ah ! qu'il prenne garde ! Tout à l'heure, au conseil, quand un blanc a dit que la Perdrix voulait aller chasser au loin, l'Ours-Noir à tressailli, un éclair a passé dans ses yeux sombres... Oh ! mon frère ! Il est si méchant !...

PIERRE (*avec orgueil*).

Mon père n'a rien à craindre de lui. Sa bravoure est incomparable ! Nul ne l'égale à la guerre et tous ses ennemis ont éprouvé la force de son bras !...

FLEUR-DU-LAC.

Je le sais ! Mais les embuscades ?... Les plus braves peuvent y succomber.

PIERRE.

C'est vrai !... Ah ! pourquoi mon père ne me permet-il pas de le suivre ?... Je suis las de lire et d'écrire !... Vois-tu ! ces doigts ne sont point faits pour manier la plume d'oie ! C'est le mousquet qu'il me faut ! D'ailleurs, Chicot m'a appris à m'en servir !

FLEUR-DU-LAC (*prenant les mains de Pierre*).

Quand tu seras grand, tu seras, comme la Perdrix, le plus brave des guerriers blancs, et moi, comme mon père aussi, le plus brave des guerriers rouges.

PIERRE.

Oui, et si ton père ou le mien sont en danger, nous volerons ensemble à leur secours !

FLEUR-DU-LAC.

Je le jure !

PIERRE.

Devant le Christ qui nous regarde, je le jure aussi.

(*Entrent Charles, Jacques, Paul et François qui se rangent autour de Fleur-du-Lac.*)

Fleur-du-Lac, voici mes frères : Charles, Jacques, Paul et François, que ma mère envoie nous quérir. Ils seront tes amis au même titre que moi. Mes frères, je vous présente Fleur-du-Lac, le fils du grand chef Garagonthier, l'ami de notre père.

TOUS.

Vive Fleur-du-Lac !

FLEUR-DU-LAC (*les considérant tour à tour
et les comptant sur ses doigts*).

Le wigwam de la Perdrix doit être bien grand !...

FRANÇOIS

La Perdrix ?

PIERRE.

Oui, il paraît que c'est ainsi que les Iroquois appellent notre père. (*Tous rient.*)

CHARLES (*s'approchant*).

Fleur-du-Lac, nous venons d'apprendre par Chicot l'histoire de ton malheur. Mais tu as fini de souffrir.

JACQUES.

Oui, tu es en sûreté à Ville-Marie !...

PAUL (*d'un air protecteur*).

Nous avons des mousquets et des canons longs comme ça !...

(*On entend le couvre-feu.*)

PIERRE.

Le couvre-feu ! Il est tard ; madame ma mère nous attend. Cependant puisqu'un malheur nous menace, adressons à Dieu une prière... Mais j'y songe, tu ne connais pas le bon Dieu ?

FLEUR-DU-LAC.

La bonne dame des malades m'a parlé du Grand Manitou des blancs, qui est si bon ; elle dit qu'il aimait même ceux qui le torturaient. Parlez au Grand Manitou, mes frères, j'essaierai aussi de lui parler de mon père.

(Les enfants se groupent dans diverses attitudes au pied de la croix. Fleur-du-Lac debout, les mains croisées sur la poitrine, regard lointain.)

PRIÈRE.

LES FILS DE LE MOYNE.

O mon Dieu dont la Providence
Prend soin de la plus humble fleur,
En vous seul est notre espérance
Quand sur nous plane le malheur.

FLEUR-DU-LAC.

Manitou que mon frère adore,
On me dit que tu veux du bien
A tous ceux qu'éclaire l'aurore,
Même au fils du chef indien.

LES FILS DE LE MOYNE.

Éloignez de mon tendre père
 Le barbare avide de sang ;
 Écoutez mon humble prière,
 Elle part d'un cœur confiant.

FLEUR-DU-LAC.

Pour mon père, aussi, je te prie,
 C'est un chef, c'est Garagonthier !
 Tu le peux, protège sa vie,
 Qu'il échappe à l'ardent brasier !

TOUS.

(Ceux qui étaient à genoux se relèvent.)

A nos bras prête ta puissance,
 Donne-nous courage et valeur ;
 Du trépas garde notre enfance
 Prends pitié de notre douleur !

O mon Dieu ! } Protège notre père, épargne
 Manitou ! } notre amour.

ACTE DEUXIÈME.

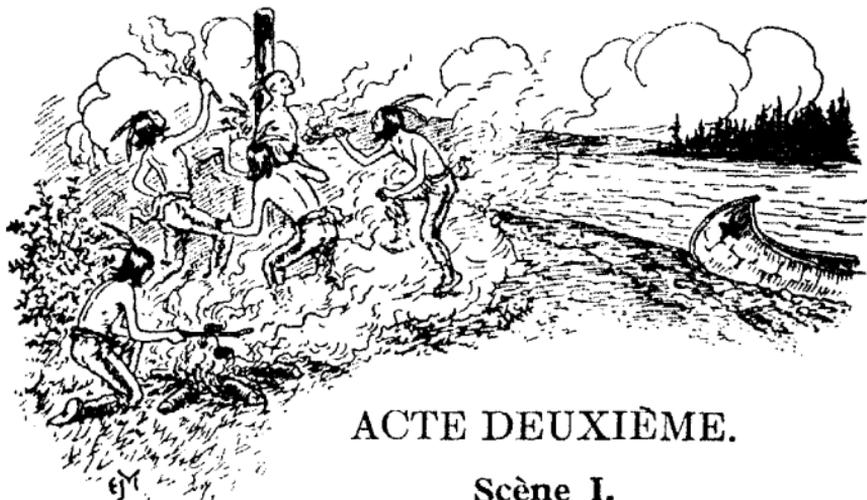
GARAGONTHIER.

(La scène se passe sur les bords du Richelieu. Clair de lune.)

Une scène lugubre dans la nuit. — Où Chicot et ses amis se paient la fantaisie d'interrompre un concert. — Comme quoi l'on plaisante fort irrévérencieusement dame Justice. — On chante la patrie lointaine : « J'irai revoir ma Normandie ! » — Garagonthier ! — Un jeune héros. — Les castors engendrent des castors. — Douleur de père. — Le serment terrible. — Faisons un vœu à la Madone ! — En canot ! . . .

LE DÉCOR.

Une clairière dans la forêt, au bord du Richelieu. Au lever du rideau un parti d'Algonquins accroupis chantent autour d'un prisonnier iroquois lié au poteau de torture. Au fond, des canots d'écorce tirés à terre. Clair de lune.



ACTE DEUXIÈME.

Scène I.

CHŒUR DES ALGONQUINS.

Mystérieux esprits qui hantez les ténèbres,
Vous qui jadis étiez des sagamous célèbres,
Venez, venez !

De nos puissants sorciers, la noire médecine
Livre Garagonthier à la bande algonquine,
Garagonthier. (*Danse.*)

RÉCITATIFS.

PREMIER ALGONQUIN (*prenant un tison*).

Guerrier, ton cœur défaille
Sous le baiser du feu ;
L'ardeur de la bataille
S'éteint dans ton œil bleu.

DEUXIÈME ALGONQUIN.

Sur le sentier de guerre,
L'Algonquin est entré,
Contre la race fière
Du chef Garagonthier. (*Chœur et danse.*)

TROISIÈME ALGONQUIN.

Bientôt ta chevelure,
 Fraîche encore de ton sang,
 Ornera la ceinture
 Du chef le plus vaillant.

QUATRIÈME ALGONQUIN.

Comme dans la ramure
 Gémit le vent du Nord,
 Guerrier, dans la torture,
 Dis-nous ton chant de mort.

(Chœur et danse.)

 CHANT DE MORT DE GARAGONTHIER.

I

On voit dans la forêt une bête timide
 Qui devant le chasseur prend sa course rapide,
 Et dont la longue oreille est droite de terreur.
 Sous la blanche fourrure on cherche en vain le cœur.
 Les tout jeunes guerriers la prennent pour un lièvre,
 Mais ceux qui de la guerre ont éprouvé la fièvre
 Disent : C'est l'Algonquin ! *(Cris.)*

II

Devant les Iroquois, les peuplades craintives
 Des Algonquins du Nord abandonnent ces rives,
 Laissant leurs guerriers morts, sur le sable entassés,
 De scalper tout le jour, nos bras se sont lassés.
 Tremblez, faibles renards, bientôt dans ces clairières
 L'astre du jour luira sur les heures dernières
 Du dernier Algonquin ! *(Danse et cris.)*

Scène II.

(Des coups retentissent. Les Algonquins, frappés de terreur, s'enfuient. Pierre, Chicot, Dubuc, Benoist, Viau, Ronceray et autres débouchent sur la scène. Un des miliciens se détache et fait le guet au fond.)

PIERRE.

Au prisonnier ! *(On tranche les liens de Garagonthier et on le fait asseoir sur un rocher.)*
Michel ! apporte ta gourde ! *(Il fait boire quelques gorgées au chef.)*

CHICOT *(examinant le sauvage)*.

Les brûlures ne paraissent pas graves ; ces brutes voulaient sans doute le faire durer longtemps. *(Au chef.)* Eh bien ! mon vieux, si Chicot et ses amis ne s'étaient pas payés la fantaisie de venir assister au concert, tu serais bien réduit en grillades, hein ?... Ça fait du bien, cette drogue là... Ces sauvages !... Ils ont toujours le gosier sec... Heureusement que le bon Dieu ne leur a pas donné assez d'esprit pour fabriquer de l'eau-de-feu...

GARAGONTHIER.

Je vous remercie, blancs, qui avez eu pitié de celui qu'on torturait !

PIERRE.

Souffres-tu beaucoup ?

GARAGONTHIER.

Oui ! mais il n'y a rien de grave. On trouve dans ces forêts une racine merveilleuse qui me guérira en quelques jours.

CHICOT.

Ça, c'est fort, par exemple !... Vois-tu ce tatouage, Michel ?... Je gagerais ma vieille peau que ce gaillard-là est un Iroquois, peut-être un cousin germain de celui qui m'a ravi ma blonde chevelure ! Quand j'y pense !... Ah ! mais, ça serait fort, par exemple !

MICHEL.

Mais alors, si c'est un Iroquois, diable ! ceux qui voulaient le griller étaient des Hurons ou des Algonquins... des alliés !... c'est grave !...

BENOIST.

Ah ! bah ! les braillards ont bien senti la poudre et entendu le tintamarre ; mais pour nous avoir vus, jamais de la vie ! Moi j'ai tiré à l'abri de cette grosse souche, là-bas.

PIERRE.

Pour la première fois de ma vie, j'ai

abattu un homme ! Ma main n'a pas tremblé !... Je suis fait pour la guerre !

CHICOT.

Bon sang ne ment jamais !

RONCERAY.

D'ailleurs, nos alliés savent bien que les Hollandais de Manhatte fournissent quelquefois des armes à feu aux Iroquois.

VIAU.

Nous sommes de braves gens, nous voulions seulement leur faire peur et faire cesser la musique, n'est-ce pas ?

RONCERAY (*se frappant la cuisse*).

Ont-ils détalé aussi ?...

CHICOT.

Moi, monsieur Pierre, ma première idée a été que nous tombions dans la troupe qui a enlevé votre père. C'est pour cela que j'ai commandé le feu. Ah ! si c'eût été lui au lieu de ce païen, quelle noce nous aurions faite au clair de la lune !

PIERRE.

Mon pauvre père ! (*Se redressant.*) Chicot ! tu oublies notre sauvage ; interroge-le.

CHICOT.

Bah ! Ça ne presse pas ! Les amis, faut bien s'amuser un peu pour se donner du courage. Toi, Archambault, qui es la gloire du lutrin de Ville-Marie, chantes-nous donc quelque chose qui nous rappelle la patrie absente, la douce France que nous avons quittée pour servir Dieu et le Roi ! . . .

ARCHAMBAULT.

Bien volontiers ! (*Il fait un geste aimable à ses compagnons, qui prennent des attitudes aisées.*) Pour vous, les Normands ! (*Il chante : « Ma Normandie ». Tous reprennent en chœur les deux derniers vers de chaque strophe.*)

MA NORMANDIE.

Quand tout renaît à l'espérance
 Et que l'hiver fuit loin de nous ;
 Sous le beau ciel de notre France
 Quand le soleil revient plus doux ;
 Quand la nature est reverdie ;
 Quand l'hirondelle est de retour ;
 J'aime à revoir ma Normandie :
 C'est le pays qui m'a donné le jour.

II

Il est un âge dans la vie,
 Où chaque rêve doit finir ;

Un âge où l'âme recueillie
A besoin de se souvenir.
Lorsque ma muse refroidie
Aura fini ses chants d'amour,
J'irai revoir ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

III

J'ai vu le ciel de l'Italie,
Et Venise et ses gondoliers ;
J'ai vu les monts de l'Helvétie,
Et ses chalets et ses glaciers ;
En saluant chaque patrie,
Je me disais : aucun séjour
N'est si beau que ma Normandie :
C'est le pays qui m'a donné le jour.

PIERRE (*lui serrant la main*).

Merci, Archambault ! Tu chantes si bien
que tous ces braves avaient les yeux mouillés.

TOUS.

Vive la Normandie !

PIERRE.

Et maintenant, Chicot, à ton tour !
Quelque chose de gai !

CHICOT.

Moi ? . . . Mais, Monsieur Pierre ! Vous

savez bien que je chante comme une vieille poulie ! . . .

DUBUC.

Ça ne fait rien ; nous pardonnerons le ramage avec le plumage. Chante ! Chante !

TOUS.

Chante ! Chante !

CHICOT.

Que voulez-vous donc que je chante ?

PIERRE.

Tiens ! Ce qui nous a tant fait rire quand tu nous traversais en canot, mes frères et moi, l'autre jour, à Longueuil. (*Se tournant vers les autres.*) Elle est bien bonne, vous allez voir !

TOUS.

Oui ! Oui !

CHICOT.

Je m'exécute :

EN AVANT ! FANFAN LATULIPPE !

Comm' le mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa,

Puis me m'nant jusqu'au bas de la rampe,
Dit ces mots qui m'mir' sens dessus dessous

J'te dirai ma foi,
Qu'il n'y a plus pour toi
Rien chez nous ;
V'la cinq sous
Et décampe.

En avant !	}	En chœur
Fanfan Latulippe !		
Oui, mill' noms d'une pipe		
En avant !		

II

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant !
L'premier jour je trottai comme un ange,
Le deuxième, plus un sou !... Quel écueil !

On me recruta
Pour le Canada.
Pas d'orgueil !
J'm'en bats l'œil !
Faut que j'mange !

En avant !	}	En chœur
Fanfan Latulippe !		
Oui, mill' noms d'une pipe		
En avant !		

III

Quand on m'débarqua sur l'île
 Où je suis depuis c'temps-là,
 Mes chauss' tombaient en guenille
 Et mon chapeau n'flambait pa' !
 Mais pendant que j'marchais d'un air sombre,
 L'sieur Le Moyne cherchait un homm' d'esprit ;

Il me prit le bra'
 Chez lui m'amena,
 Et depuis,
 Je le suis
 Comme son ombre !

<p> En avant ! Fanfan Latulippe ! Oui, mill' noms d'une pipe En avant ! </p>	<p> } En chœur </p>
---	---------------------------------------

IV

On ne manquait pas d'ouvrage
 La charrue ne chôrait pa'
 Fallait guetter le sauvage,
 Puis amuser c'monsieur-là.
(Il désigne Pierre, qui salue)
 Mais un jour qu'on arrachait la souche,
 V'là les Iroquois qui nous tomb' dessus'

Ce ne fut pas long,
 J'tournai les talon'
 Et m'en fu'
 Tout ému
 Sous une souche !

En avant !	}	En chœur
Fanfan Latulippe !		
Oui, mill' noms d'une pipe		
En avant !		

V

Hélas ! un de ces sauvages
 M'avait vu piquer dans l'trou,
 Et s'glissant dans les herbages
 M'passa sa sal' main dans l'cou !
 En moins d'temps qu'il ne faut pour le dire
 J'avais le bloc tondu comme un genou.

Et depuis c'temps-là
 J' suis dans l'célibat.
 Voyez-vou' (*Il se découvre.*)

Mon caillou
 Les fait rire !

En avant !	}	En chœur
Fanfan Latulippe !		
Oui, mill' noms d'une pipe		
En avant !		

TOUS.

Très bien ! Très bien !

PIERRE.

Mon brave Chicot, tu oublies encore notre sauvage. Interroge-le sans plus tarder !...

CHICOT.

Bien ! Seulement, la vie est si triste chose qu'il faut faire joie de tout ! Si vous voulez, faisons-lui subir un interrogatoire en règle. Toi, Viau, qui es grand clerc, tu feras fonction de tabellion en l'absence de maître Bénigne Bassct. Je commence !

(Il s'assied sur un tronc d'arbre ; on se groupe.)

Sieur Peau-Rouge, sache que tu es pardevant Pierre, futur sieur d'Iberville, de grande et noble famille, seigneur de ces bois et autres lieux, et pardevant le sieur Chicot, fils unique et préféré de la défunte dame Chicot, née Perrine Latulippe, et pardevant Jacques Viau, Jean Ronceray, Michel Dubuc, Pierre Benoist, etc., etc., tous braves et honorables hommes, loyaux sujets de Sa Majesté Louis, quatorzième du nom ! *(Tous rient.)* Sieur Peau-Rouge, quels sont tes nom, prénoms, profession, domicile, âge, ascendants et descen-

dants en ligne directe et collatérale ?...
(*On rit.*)

GARAGONTHIER.

Mon nom est Garagonthier !

TOUS (*avec excitation*).

Garagonthier !

PIERRE.

Vous êtes Garagonthier, l'ami de mon père ?...

GARAGONTHIER.

Ton père ?... Qui est-il ?

PIERRE.

Je suis le fils de la Perdrix.

GARAGONTHIER.

Tu es d'un noble sang. Merci ! (*Il serre la main de Pierre.*)

CHICOT.

Ah ! je ne m'étais pas trompé en vous prenant pour un Iroquois ; mais parmi tous les Iroquois, vous êtes le seul qu'il me fasse plaisir de rencontrer ici !... (*Piteux.*) Chef, pardonnez-moi d'avoir voulu m'amuser un peu à vos dépens !...

PIERRE.

Comme nous sommes heureux de vous avoir délivré, chef !

CHICOT.

Il y a plusieurs raisons à celà : d'abord, vous êtes notre ami... et puis... Mais laissez-moi gambader un peu !... Je suis si heureux de cette trouvaille !... (*Il gambade et fait la roue.*) Ah ! Garagonthier ! Garagonthier ! Monsieur Pierre ! Garagonthier !... Chef, une gorgée, cela vous fera du bien !... Michel ! Garagonthier !...

PIERRE.

Calme-toi, Chicot, je t'en prie !...

MICHEL.

Tu rabaisses la race blanche aux yeux du chef !...

CHICOT.

Vous avez raison !

PIERRE.

Chicot, tu étais au conseil, raconte à Garagonthier tout ce qui s'est passé.

CHICOT.

Chef, pour d'autres motifs que celui de notre amitié pour vous, nous sommes fiers

de votre délivrance. Vous supposez bien que ce n'est pas pour manger des bluets que nous courons les bois depuis dix jours ! Nous sommes à la recherche de la Perdrix, capturé par les Iroquois !

GARAGONTHIER (*étonné*).

La Perdrix prisonnier ! Lui, le brave des braves !

PIERRE.

Hélas !

CHICOT.

Oui, prisonnier !... Et ce qui me désespère, c'est que c'est moi, Chicot, son fidèle Chicot, qui suis la cause de sa perte !...

GARAGONTHIER.

Tu l'as donc trahi ?...

PIERRE (*s'interposant*).

Oh ! non !...

CHICOT (*furieux*).

Moi, trahir Charles Le Moyne !... Chef, si vous n'étiez son ami, foi de Chicot, je vous ferais rentrer ces paroles-là dans la gorge !...

GARAGONTHIER (*ironiquement*).

Mon frère est prompt comme la poudre de son arquebuse !... Mais qu'il me raconte

comment la Perdrix est tombé aux mains de nos guerriers.

CHICOT.

Voilà ! Voilà ! Quelques jours auparavant, nous avons capturé sur la grève, en face d'Hochelaga, deux de vos chefs et un troisième prisonnier dont je vous parlerai tout-à-l'heure.

GARAGONTHIER.

Leurs noms ?..... Vite !

CHICOT (*ironiquement.*)

Mon frère est prompt comme la flèche de son carquois !..... Vous devez les connaître, car ils vous aiment, allons ! comment dirais-je ?... Voyons, Michel, toi qui as de l'esprit ?

MICHEL.

... à peu près comme tu aimes celui qui t'a scalpé !

TOUS.

Bien ! Bien !

CHICOT.

Pas mal !... Ils se nomment... l'Ours-Noir et le Serpent-Rusé.

GARAGONTHIER.

Mes plus mortels ennemis ! . . . Mais le troisième ?

CHICOT.

Tout doux ! . . . Le troisième, c'est pour le dessert ! . . . Done, M. de Maisonneuve réunit le conseil pour juger les deux chefs. La Perdrix conduisait l'interrogatoire ; ils furent trouvés dignes de mort. Cependant, le gouverneur est une bonne âme ; il consentit à un échange de prisonniers. On décida que le Serpent-Rusé resterait en otage pendant que l'Ours-Noir retournerait aux Cinq-Cantons chercher les prisonniers français.

GARAGONTHIER.

La Perdrix connaissait les deux chefs ; comment a-t-il pu croire leurs langues venimeuses qui trempent dans des âmes de serpents ? . . .

CHICOT.

C'est maintenant, chef, que vous allez comprendre mon désespoir. (*Pierre pleure.*) Oui, en plein Conseil, devant ces deux chenapans, comme une bête que je suis et que je serai toute ma vie, j'ai débité que la Perdrix devait, quelques jours plus tard, aller chasser l'original et le castor aux abords de l'île

Sainte-Thérèse, qu'il ne devrait pas tant s'exposer, et patati, et patata !... Résultat : l'Ours-Noir aussitôt en liberté a ramassé toute la vermine rouge des environs, et le coup a été fait... Ah ! quand j'y songe ! mon vieux cœur se fend à la pensée qu'à cette heure peut-être, Charles le Moyne gémit au poteau de torture... et que c'est ma faute !...

PIERRE.

Console-toi, Chicot, le ciel ne nous envoie-t-il pas Garagonthier ?...

GARAGONTHIER.

Je comprends la douleur qui te ronge le cœur. Cependant, prends courage, puisque désormais Garagonthier partage ta peine et ton voyage... Termine ton récit !... Le troisième prisonnier ?...

CHICOT.

Quelle mémoire vous avez, chef !... Le troisième prisonnier, c'était... devinez ?

GARAGONTHIER (*nerveux*).

Les blancs se plaisent aux paroles nombreuses ; l'Indien aime les paroles claires et rapides comme le torrent de la montagne.

CHICOT.

Ah ! vous n'aimez pas les devinettes ?... Moi, voyez-vous, je tiens ça de la défunte dame Chicot, née Perrine Latulippe !... La chère femme !... Dieu ait son âme !... c'était une bien brave personne !... Eh bien ! le troisième prisonnier, c'était... c'était...

GARAGONTHIER (*hors de lui*).

Parle donc !

CHICOT.

Monsieur Pierre, dites-le-lui donc vous-même !

PIERRE.

C'était... Fleur-du-Lac !

GARAGONTHIER.

Fleur-du-Lac ? Ai-je bien entendu ? Fleur-du-Lac, mon fils, mon Fleur-du-Lac, en compagnie de mes plus féroces ennemis... et si loin de mon wigwam !... Mais c'est impossible ! Dites, qu'est-il devenu ?..... Que s'est-il donc passé ?...

CHICOT.

Chef, votre fils, admis au Conseil a été questionné par la Perdrix. Il a dit comment, pour se venger de vous, l'Ours-Noir et le Serpent-Rusé l'avaient enlevé du village d'Ouayé

à leur départ pour une expédition guerrière ; il a déclaré que leur intention était de l'abandonner à la cruauté du premier ennemi venu. Garagonthier aurait ainsi la honte de savoir la chevelure de son fils à la ceinture d'un Algonquin !

GARAGONTHIER.

Oh ! les lâches !

CHICOT.

La troupe n'ayant rencontré aucun canot ennemi, l'enfant était encore là quand eut lieu l'engagement qui nous livra les deux chefs.

GARAGONTHIER (*s'avançant brusquement*).

Parle ! Fleur-du-Lac est-il encore à Hochelaga ? . . .

CHICOT.

Prenez patience, chef ! A ce récit, tous les conseillers indignés déclarèrent les prisonniers dignes de mort. Le Gouverneur a pris l'enfant sous sa haute protection, et la Perdrix a obtenu, en considération de son amitié pour vous, de prendre l'enfant dans sa maison et de vous le renvoyer.

PIERRE.

Nous en avons pris bien soin ! Ma mère l'aimait comme son enfant. Il est si beau, si bon surtout ! . . .

GARAGONTHIER.

C'est ma gloire, c'est mon trésor !

PIERRE.

Trois jours après, mon père chargeait deux hommes sûrs, de la périlleuse mission. Ils sont en route et toute la colonie prie pour le succès de leur voyage.

VIAU.

Et c'est quelques jours plus tard que notre maître a perdu la liberté à l'île Sainte-Thérèse.

GARAGONTHIER.

Je comprends tout maintenant. Mais toi, enfant, comment oses-tu affronter les périls de cette expédition ?

PIERRE.

L'âge d'homme a sonné pour celui qui a perdu son père. Fleur-du-Lac m'avait mis en garde contre la perfidie de l'Ours-Noir. La main dans la main de votre fils, j'ai juré de voler au secours de mon père s'il lui arrivait malheur.

CHICOT.

C'est un noble cœur, allez, et pas fier pour un sou.

GARAGONTHIER.

Les castors engendrent des castors et les braves ont pour fils des braves.

PIERRE.

Quand l'expédition partit à la recherche de la Perdrix, je n'y pus tenir. Mon serment, l'amour que je portais à mon père, me rendirent brûlant le sol de Ville-Marie. La nuit suivante, je laissais sur la table de ma mère un billet ainsi conçu : « J'ai juré, je pars, je reviendrai avec mon père ! » Je pris des armes dans la panoplie de la grande salle et, me glissant sans bruit hors du fort, je sautai dans un canot échoué au Pied-du-Courant... La nuit était claire ; un dernier regard sur Ville-Marie endormie, une fervente prière à la Vierge, et je partis... Vous verrez, chef, que je suis solide sur l'aviron !... A l'aube je rejoignais ces braves dans les dernières files...

GARAGONTHIER.

Noble enfant !

CHICOT.

Nous aurions voulu le ramener à Ville-Marie, mais il ne l'entendait pas de cette oreille-là. Il est si crâne, monsieur Pier-

re !... Avec ça, fort comme un homme !... Chef, quand la Perdrix ne sera plus, voici un oiseau digne de lui. . . . C'est un aiglon dont les serres sont déjà solides. . .

GARAGONTHIER.

Garagonthier a toujours admiré la grandeur d'âme des français ; son cœur en ce moment est partagé entre la haine de ses ennemis et la reconnaissance envers ses bienfaiteurs. . .

Blancs, je vous remercie de ce que vous avez fait pour moi. Je vous remercie d'avoir sauvé mon fils, mon Fleur-du-Lac, l'espoir de ma tribu. Mais, sachez-le, le cœur de Garagonthier est aussi bon, aussi généreux, aussi grand que le vôtre !... Je le jure par tous les manitous qui peuplent ces forêts, par les esprits qui, la nuit, courent sur les eaux, par les mânes de mes ancêtres qui sont au pays de la chasse éternelle, je le jure, dussé-je y perdre la vie et la chevelure, j'arracherai la Perdrix des mains féroces de l'Ours-Noir. . . Insignes de ma dignité de chef, (*il arrache son grand collier et le piétine*), je vous dépouille ! Je jure de ne vous revêtir que le jour où la Perdrix, libre et honoré, prendra le chemin d'Ho-

chelaga, que le jour où ce couteau plongera dans le cœur infect de l'Ours-Noir !

PIERRE.

Chef, notre Manitou défend la vengeance, mais il permet et ordonne la justice... Mes amis, pour attirer la protection du ciel sur notre périlleux voyage, pour obtenir la délivrance de mon père, faisons un vœu à la Madone !

CHICOT.

Oui, promettons que, si nous ramenons notre maître, nous nous rendrons pieds nus au sanctuaire de Bonsecours, à la date anniversaire...

MICHEL.

Et cela tant que nous vivrons !

PIERRE.

A genoux donc ! et jurons sur ce Christ !

TOUS.

(Un genou en terre et étendant la main).

Nous le jurons !

(Pendant ce temps, Garagonthier est allé au fond, a saisi un aviron, et est revenu en scène.)

GARAGONTHIER.

Et maintenant, mes frères, en canot !... Plus de repos, ni le jour, ni la nuit... Souvenons-nous que la route est longue et dangereuse !... Souvenons-nous que la vie de la Perdrix dépend de la vigueur de nos bras !... Le jour sous la lumière du soleil, la nuit à la lueur des étoiles, nous nous courberons sur les pagaies... jusqu'à ce que nous ayons atteint le pays des Agniers !... Et alors !... à nous deux, Ours-Noir infâme !... En canot !...

(Tous sautent dans un canot qui s'éloigne. On entend le cri : A la grâce de Dieu ! L'orchestre durant l'embarquement joue en sourdine la barcarolle : « Filez, filez, ô mon navire ! »)

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME.

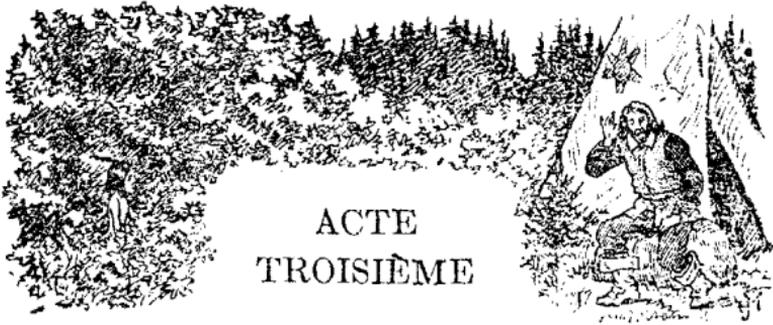
LE CAPTIF

(La scène se passe au village d'Ouayé, au pays des Iroquois.)

La nuit vient, la douce nuit ! . . . — Divin Sauveur, soyez béni ! — Une rencontre inattendue. — Voilà l'Ours-Noir, cache-toi ! . . Je veillerai ! — Où la haine déborde. — L'aiglon niche avec la perdrix. — Un baptême *in extremis*. — Le Grand Conseil des Cinq-Nations. — Un nouvel arrivant. — A mort ! A mort ! — Les Tsonnonthouans sont fidèles. — A mort ! — Le bûcher. — Je meurs sans regret. — Garagonthier, reviens donc du pays des morts ! . . . — Me voici ! — Père et fils. — Une trouvaille amusante et un mariage projeté. — Cette fois, je la tiens ma vengeance ! — Pas encore ! — Enfant, tu es chrétien. — A Stadaconé ! — Honneur aux grandes âmes ! — Vive Dieu ! — Vive Le Moyne !

LE DÉCOR

Dans un village iroquois, la nuit. Au centre brille le feu du Conseil autour duquel sont rangées des bûches servant de sièges. Au fond, grande cabane du chef ; à droite, une hutte. Arbres, rochers, wigwams.



ACTE TROISIÈME

Scène I

LE MOYNE (*seul, assis sur un rocher, près de la hutte de droite*).

La nuit vient, la nuit qui apaise toute douleur !... Hélas !... Pour le prisonnier des Iroquois, son âme se porte sur la lointaine plage où s'endort Ville-Marie... En ce moment, on pleure autour de mon foyer !... Je les vois tous : ma douce Catherine, Charles, mon aîné, viril déjà ; Jacques, charmant et rieur ; Pierre, dont la figure est si énergique et le regard si franc !... La veille de mon départ pour la chasse, il me disait : « N'y va point, père ! L'Ours-Noir est perfide, quelque chose me dit qu'il t'arrivera malheur ; Fleur-du-Lac est inquiet aussi ; ne pars pas !... » J'ai souri de ces craintes d'enfant ; hélas ! elles n'étaient que trop fondées !... Ah ! si mon pied n'eut pas trébuché sur une branche d'arbre, l'Ours-Noir serait aujourd'hui au pays

des morts !... L'Ours-Noir !..... Depuis dix jours, il me traîne de bourgade en bourgade comme une bête curieuse !... Le misérable !... Il y a une heure à peine il me jetait ici !..... Le village est gardé !... Impossible de fuir !... Je vois encore son rictus hideux !... Mais Dieu l'a voulu ainsi !... Il désire que mon sang arrose ces villages barbares et devienne, comme celui de Brigeac et de Vignal, une semence de chrétiens... Brigeac !... Vignal !... C'est ainsi que leur âme s'est envolée au ciel !... Divin Seigneur, j'étais indigne de la grâce du martyr !... (*Vocalise dans la coulisse.*) Mais, puisque vous m'associez à de telles victimes, soyez béni ! Qu'entends-je ? On chante dans les buissons ! (*Il met sa tête dans ses mains.*)

Scène II

FLEUR-DU-LAC (*vocalise dans la coulisse, puis entre en chantant*).

Bien loin de ton village,
 Au pays de l'agnier,
 Guerrier au blanc visage
 Tu gémiss prisonnier

Prisonnier !

(*Vocalise.*)

Guerrier au blanc visage,
Quand tu fus capturé,
Sur le lointain rivage
Tes frères ont pleuré
Ont pleuré ! (Vocalise.)

LE MOYNE (*relevant la tête*).

Un enfant ! (*Il reprend sa position*.)

FLEUR-DU-LAC (*à part*).

Un captif français !... Peut-être de Ville-Marie !... (*Au captif*.) Étranger, tu parais accablé de fatigue... Puis-je quelque chose ?...

LE MOYNE.

Tu as donc un cœur, toi ?...

FLEUR-DU-LAC.

Ah ! cette voix !... (*Il s'approche*.)
Étranger, j'ai souffert aussi, et mon cœur s'ouvre vite à la pitié.

LE MOYNE.

S'il en est ainsi, va remplir cette gourde.

FLEUR-DU-LAC.

Justement, une source jaillit tout près.
Je reviens. (*Il part en courant*.)

LE MOYNE (*après un long silence*).

Comme cet enfant ressemble au fils de Garagonthier ! Cependant...

FLEUR-DU-LAC (*entrant*).

Étranger, n'es-tu pas de Ville-Marie ?...

LE MOYNE.

Oui.

FLEUR-DU-LAC.

La Perdrix, n'est-ce pas ?... Et moi, Fleur-du-Lac !...

LE MOYNE.

Pauvre enfant !... (*Ils s'embrassent.*)

FLEUR-DU-LAC.

Que vos traits sont changés !... Mais comment êtes-vous ici ?...

LE MOYNE (*se dégageant*).

C'est l'Ours-Noir !...

FLEUR-DU-LAC.

L'Ours-Noir !... Il est ici ?... Hélas ! je comprends tout... Il vous a tendu une embuscade... Je le savais, je l'ai dit à Pierre ?...

LE MOYNE.

Mais toi, mes hommes ont donc réussi à te ramener ici sans accident ?...

FLEUR-DU-LAC.

Tout s'est passé pour le mieux... La rivière était déserte... Ici, les chefs amis de mon père m'ont reçu avec enthousiasme !... Comme tu as été bon pour moi !...

LE MOYNE.

Et Garagonthier... Est-il revenu ?...

FLEUR-DU-LAC.

Hélas non ! Aucune nouvelle !... Les uns affirment qu'il est mort ; d'autres disent que non. Moi, j'espère toujours... (*Avec agitation.*) Mais l'Ours-Noir est ici !... Quelle sera sa fureur en apprenant mon retour... Livré sans défense à sa haine !...

LE MOYNE.

Le voilà justement !... Il ne faut pas qu'il te surprenne ici... Vite, entre dans ma hutte et caches-toi sous ce tas de feuilles mortes, à droite... Je veillerai... (*Fleur-du-Lac se cache. Le Moyne prend une pose indifférente, tournant le dos à son adversaire.*)

FLEUR-DU-LAC (*de l'intérieur*).

Je vais prier le Manitou des blancs!

LE MOYNE.

Plus un mot!... Le voici!...

Scène III.

L'OURS-NOIR (*entrant par le fond*).

Le voilà donc ce fier capitaine dont le nom seul faisait fuir nos meilleurs guerriers comme une volée d'étourneaux!... Le voilà donc celui dont l'arme maudite a percé le cœur de mon fils!... Ah! je la tiens enfin ma vengeance!...

LE MOYNE (*calme*).

S'il était permis de se venger, ce serait d'une injustice. Je n'ai fait que défendre ma vie!

L'OURS-NOIR.

L'esprit des blancs ne peut comprendre la douceur de la vengeance!... Pour la trouver, l'Indien irait pieds nus, sur des tisons, jusqu'au bout de la terre!... Les blancs, comme les femmes, ne savent que gémir et pleurer.

LE MOYNE.

Le Grand Manitou m'a livré entre tes mains ; il peut m'en retirer...

L'OURS-NOIR.

Les Manitous !... Ils aiment le sang des blancs dont les pieds impurs souillent leurs forêts !... Les Manitous !... Appelle-les tous à ton secours !... Qu'ils viennent des profondeurs des bois, des noires cavernes, des cascades grondantes !... Entends-tu ?... Ils sont impuissants à te soustraire à la vengeance de l'Ours-Noir...

LE MOYNE (*le menaçant du geste*).

Prends garde !... Tu blasphèmes !...

L'OURS-NOIR.

Tu vas mourir !... Cette main va brûler les chairs palpitantes, ces lèvres vont boire le sang de la Perdrix... dans le crâne de la Perdrix !... Les chefs des Cinq-Cantons sont maintenant rassemblés ici. Dans un instant, le Grand-Conseil va te juger, c'est-à-dire te condamner...

Ah ! le traître ! le vendu ! Garagonthier ne sera pas là pour défendre les blancs qui lui donnent les colliers dont il pare ses squaws !... Garagonthier est mort et bien mort !

LE MOYNE.

Je n'ai rien à jeter dans tes viles oreilles.
Je parlerai au Conseil.

L'OURS-NOIR.

La Perdrix !... Les hommes rouges ont
l'œil clair... quelqu'un est entré dans cette
hutte !...

LE MOYNE (*à part*).

Ciel ! (*A l'Ours-Noir.*) Que t'impor-
te ?...

L'OURS-NOIR.

Tout importe à celui qui ne veut pas
échapper sa vengeance... (*Il fait mine
d'entrer dans la hutte.*)

LE MOYNE (*debout*).

Arrière !...

L'OURS-NOIR.

Quelle insolence ! (*Il frappe Le Moyne,
pénètre dans la hutte, sort avec l'enfant, qu'il
lance sur la scène.*) Fleur-du-Lac !... Malé-
diction !... Je le croyais à Ville-Marie !...
Ah ! l'aiglon niche avec la Perdrix !... Quelle
aubaine pour le chasseur !... Cette fois tu ne
m'échapperas point ! (*Il lève son coutelas
pour frapper Fleur-du-Lac ; celui-ci se cram-
ponne à ses genoux.*)

FLEUR-DU-LAC.

Pitié !... Grâce !...

LE MOYNE (*avec force*).

Tu es un lâche !... Tu n'as jamais su combattre que les enfants !...

L'OURS-NOIR (*hurlant*).

Il faut que je me venge !

LE MOYNE (*avec toute l'énergie possible*).

Écoute ! misérable ! Si tu le tues, je dirai tout aux Tsonnonthouans amis de Garagonthier... Ils se vengeront sur toi !...

L'OURS-NOIR. (*D'un coup de genou il envoie Fleur-du-Lac rouler évanoui aux pieds de Le Moyne. Il arpente fiévreusement la scène en monologuant.*)

Les Tsonnonthouans !... Ah ! oui !... il faut bien compter avec eux... Ah !

LE MOYNE. (*Il a pris l'enfant sur ses genoux.*)
Il est évanoui !...

L'OURS-NOIR.

Je n'ai pas le temps !... Les chefs vont venir... les chefs et les Tsonnonthouans maudits ! (*Il se promène, réfléchissant.*)

LE MOYNE.

Dieu m'inspire !... Fleur-du-Lac mourra aujourd'hui ou demain ; l'Ours-Noir ne pardonne pas !...

L'OURS-NOIR (*même jeu*).

Cependant s'il allait s'échapper ?.....
Oh ! perdre ma vengeance !

LE MOYNE.

Garagonthier est mort... Rien ne peut sauver cet enfant... je le baptiserai !

(Il entre dans la hutte avec l'enfant dans ses bras ; on entend les paroles : « Je te baptise au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit... » Pendant ce temps, l'Ours-Noir se démène et monologue.)

L'OURS-NOIR.

Il faut qu'il meure !..... Non, attendons !... Demain s'éteindra la race de Garagonthier !..... (*A Le Moyne.*) Que fais-tu là ?

LE MOYNE (*de l'intérieur*).

Je le lave de ses souillures !

L'OURS-NOIR.

L'heure s'avance, pas de temps à perdre !
Prisonnier, je ramène l'enfant à son wigwam !

LE MOYNE (*paraissant avec l'enfant*).

Prends garde !

(*L'Ours-Noir sort en entraînant Fleur-du-Lac. Le Moyne le suit jusqu'au fond, puis revient vivement sur l'avant-scène.*)

Scène IV.

LE MOYNE.

Dieu soit loué ! Fleur-du-Lac peut quitter la terre ; il est chrétien ! . . . Plus heureux que Garagonthier il verra s'ouvrir devant lui les portes du Ciel . . . Pour moi l'heure est venue ; je connais le sort qui m'attend ! . . . Mais au bon renom de la France et de la religion je dois de ne pas faiblir ! . . . Seigneur, assistez-moi comme vous avez assisté vos martyrs ! . . .

Scène V.

(*Entrée des chefs. Ils prennent place. Le peuple envahit l'espace resté libre. On apporte le calumet, qui passe de bouche en bouche. Orchestre pendant ce temps.*)

L'OURS-NOIR.

Illustres chefs d'Agnier, vaillants capitai-

nes d'Onéiout, guerriers Tsonnonthouans, braves d'Onontagué et de Goyaquin, vos cœurs sont dans la tristesse. Notre frère, le grand chef Garagonthier est au pays des morts. Voici sa place, la place d'honneur. Bien longtemps, de ce lieu, sa sagesse a dicté la paix ou la guerre. Pendant que nous pleurons, les villages algonquins sont dans l'allégresse ; je les vois, nos ennemis, sautant autour de la chaudière bouillante ; je vois cette noble chevelure à la porte du Sagamou. Je vois dans l'air l'esprit de Garagonthier gémir et implorer vengeance !

Frères ! nous ne laisserons pas cette mort impunie. Nous avons entre les mains un blanc, un allié de ces Algonquins qui ont scalpé Garagonthier. Que sur lui s'assouvisse notre haine ! Arrachons cette langue qui a si souvent insulté nos tribus ; que cette main perfide, teinte du sang de nos hommes, soit dévorée par leurs enfants... J'ai dit.

L'ORIGINAL.

Je vois que l'Ours-Noir aime Garagonthier, depuis qu'il le croit mort ! S'il y a quelque part une langue menteuse c'est bien celle qui couvre de fleurs l'homme dont on aurait

voulu faire périr le fils... Que Garagonthier soit mort, c'est possible, mais rien ne le prouve.

LA PLUME.

Et alors ?

L'ORIGINAL.

Pourquoi parler de vengeance ...

L'OURS-NOIR.

Deux lunes se sont écoulées depuis que Garagonthier a quitté ce village. S'il était victorieux, il serait ici avec ses prisonniers !... Il a donc péri !

LA PLUME.

Ce n'est pas pour discourir comme des femmes que nous sommes ici. Il s'agit de décider du sort du fameux guerrier blanc capturé par l'Ours-Noir. Assez longtemps ses exploits ont fait gémir nos jeunes gens ! Assez longtemps il a porté le deuil et les pleurs dans nos cabanes ! Vengeance !... Que Garagonthier soit mort ou non, la Perdrix doit mourir !... C'est la mort de centaines des nôtres qui le réclame !... A mort !... A mort !...

DES VOIX.

A mort ! A mort !

Scène VI.

(Depuis quelques instants on entend une rumeur qui grossit rapidement. Le Serpent-Rusé entre en coup de vent.)

LE SERPENT-RUSÉ.

Je demande ma place au Conseil ! *(Étonnement, gestes de surprise.)*

L'OURS-NOIR *(joyeusement)*.

Tu as tenu parole !

LE SERPENT-RUSÉ.

La Perdrix ! me reconnais-tu ?... Tu vois, j'arrive à temps pour le festin !... Frères ! les blancs n'ont pas d'œil, ils ne savent pas garder leurs prisonniers !... En deux mots, mon histoire. En face d'Hoche-laga j'avais été pris avec l'Ours-Noir par celui dont je goûterai la chair tout à l'heure.... L'habile chef recouvra vite sa liberté. *(Avec ironie.)* Les blancs lui fournirent même un canot pour s'échapper !... *(Avec bonhomie.)* Quant à moi, au bout de cinq jours, dégoûté de la sagamité des français, je scalpai mon gardien et, après avoir passé la rivière à la nage, je piquai droit sur Agnier... Et me voilà !... Que ce Conseil suive son cours... J'ai faim !...

et une aile de Perdrix ferait bien mon affaire... (*Il prend sa place.*)

DES VOIX.

A mort le blanc!... Vive le Serpent-Rusé!

L'AIGLE-CHAUVE.

Moi, chef des Tsonnonthouans, je m'oppose à ce que la Perdrix soit brûlé. Ma nation l'a adopté et la Perdrix est chef Tsonnonthouan.

LE SERPENT-RUSÉ.

Si les Tsonnonthouans sont amis des blancs, ils sont traîtres aux tribus iroquoises!...

L'AIGLE-CHAUVE.

Les traîtres sont ceux qui font mourir leurs bienfaiteurs!... La Perdrix a rendu d'immenses services à notre nation, et, s'il est brûlé, les pieds des Tsonnonthouans s'éloigneront du poteau de torture.

PLUSIEURS CHEFS TSONNONTHOUANS (*levant la main*).

Oui! Oui!

L'OURS-NOIR (*ironique*).

Que les Tsonnonthouans écoutent la voix de leur tendre cœur. Nous, Agniers, Onontagués, Onéiouts, Goyaquins, nous vengerons seul l'honneur des tribus... Il faut que la Perdrix meure !...

LE SERPENT-RUSÉ.

Oui, nous les vengerons nos chefs, dont les os blanchis traînent dans les buissons d'Hochelaga ; nous les vengerons ceux qui sont tombés au Long-Sault !... Il serait insensé de laisser échapper le renard qui s'est venu prendre au piège...

LE MOYNE.

Je demande à parler ! (*Jusqu'à ce moment il a paru ne pas s'intéresser aux débats. Il se lève et s'avance.*)

L'OURS-NOIR (*violemment*).

La Perdrix n'est point ici pour haranguer, mais pour brûler et gémir... Que le Conseil se prononce sur l'heure !

DENT-DE-LOUP.

Chez les Onontagués on ne refuse pas à celui qui va mourir le droit de parler... Qu'il parle !

DES VOIX.

Oui, qu'il parle, le guerrier blanc !

LE MOYNE.

Illustres capitaines d'Agner, d'Onéciout, d'Onontagué, de Tsonnonthouan et de Goyaquin, salut ! Je suis ici, non pour pleurer et gémir, mais pour parler sans crainte et sans peur à des guerriers comme moi. Chefs ! j'ai parcouru toutes vos bourgades avec Ondessonk, la robe noire ; je connais nombre d'entre vous et j'admire leur bravoure et leur fierté.

DES VOIX.

Bien ! Bien !

LE MOYNE.

Dans ce Conseil je ne connais qu'un lâche, et ce lâche (*il le désigne,*) c'est celui qui souille aujourd'hui la place de Garagonthier...

L'OURS-NOIR (*furieux*).

Frères !... Laissez-vous insulter ainsi un de vos chefs ?...

DES VOIX.

Silence ! Silence !

LE MOYNE.

Illustres sacheurs, apprenez que la Perdrix n'est pas ici prisonnier de guerre !... Que vos oreilles soient ouvertes à mon récit.

LE SERPENT-RUSÉ.

Oui, écoutez les inventions de sa langue menteuse !

LE MOYNE.

En pleine paix, lorsque la hache de guerre était encore enterrée, l'Ours-Noir m'a attaqué sur mes terres, en face d'Hochelaga. Fait prisonnier avec le Serpent-Rusé, ils furent, comme c'était justice, condamnés à mort. Cependant, notre chef consentit à un échange de prisonniers, et l'Ours-Noir, libre sur parole (*il souligne de la voix ces derniers mots,*) s'engagea à venir chercher les captifs français.

L'OURS-NOIR.

Tu mens !

LE MOYNE (*avec mépris*).

Les chefs me connaissent et te connaissent ! (*Aux chefs.*) A peine en liberté, le lâche s'embusque avec une bande de maraudeurs, dans le lieu où je devais chasser. Le sort a voulu que je perde pied au moment où

j'allais punir le misérable qui m'insulte aujourd'hui. Je fus pris.

Me voici ! non pour implorer la clémence de mes juges mais pour demander justice. (*Solennellement.*) Au nom du gouverneur de Ville-Marie, je réclame les deux captifs, s'ils vivent encore. Sinon, j'exige que l'Ours-Noir et le Serpent-Rusé soient remis aux mains des blancs ! J'ai dit !

LE SERPENT-RUSÉ.

Quelle audace !

LA PLUME.

Les captifs ! . . . Demande donc plutôt au ruisseau rapide la truite qui y passait hier . . . Le bûcher ne rend pas ses victimes !

UN ONÉIOUT.

Il va sans doute demander qu'on lui serve un festin.

L'AIGLE-CHAUVE.

La Perdrix a une grande âme. Il s'oublie pour ne penser qu'à ses frères malheureux.

L'OURS-NOIR.

Les traités de paix ne sont que des jouets à l'usage des blancs ; ils s'envolent avec la fumée des calumets . . . La hache de guerre

n'est jamais si profondément enfouie que la vengeance ne la puisse déterrer ! Chefs ! la Perdrix est notre plus dangereux ennemi ! Il a tué nos fils et nos frères ! Il faut qu'il meure !

LE SERPENT-RUSÉ.

A mort !

DES VOIX.

A mort ! A mort !

LE MOYNE.

Je ne crains pas la mort. Si elle m'atteint, ce ne sera pas de mes yeux que couleront les larmes.

LE SERPENT-RUSÉ.

Crois-tu que nous allons pleurer ta mort ? . . .

LE MOYNE (*il s'anime graduellement et accélère le débit, multipliant les gestes dans les dernières phrases*).

Oui, chefs, vous pleurerez la mort de la Perdrix, et ces bourgades retentiront des cris et des gémissements de vos squaws. En ce moment arrivent à Stadaconé de grands canots de guerre, venant d'au delà du grand lac Salé. Nombreux comme les feuilles des ar-

bres sont les guerriers qui les remplissent. Tous portent la foudre en leurs mains. Derrière eux ils traînent de ces grandes médecines dont la voix fait trembler les montagnes, et dont les entrailles vomissent des rochers. Ils ne vous veulent point de mal car nous sommes en paix avec vos tribus. Mais, dès que la trahison de l'Ours-Noir sera constatée, dès que ma mort sera connue, Ononchio va lancer sur vos villages cette multitude de blancs... Je vois les arquebuses faucher les guerriers, je vois les flammes consumer les cabanes ; je vois les squaws épouvantées s'enfuir au fond des bois... Je vois les tourbillons de fumée s'élancer dans le ciel, annonçant aux nations du Nord la défaite et la honte des Iroquois !... J'ai dit.

LE SERPENT-RUSÉ.

Tu mens ! Tu veux nous effrayer !

L'OURS-NOIR.

C'en est trop ! Laisserons-nous longtemps la Perdrix débiter ses mensonges ?...

L'ORIGINAL.

Les paroles de la Perdrix sont sensées. Il ne serait pas digne de notre sagesse d'exposer nos villages à ces malheurs... Qu'avons-

nous à faire de la vengeance personnelle de l'Ours-Noir ?... Si Garagonthier siégeait à ce Conseil ce serait son avis.

L'OURS-NOIR.

L'Original redoute la foudre des blancs !... Qu'il aille se terrer comme un porc-épic dans les montagnes ! Mais nous qui ne connaissons pas la crainte ; nous qui voulons enfin venger l'honneur iroquois, nous nous rions des menaces de la Perdrix ! (*Changeant de ton.*)

Frères ! Il faut en finir avant que le soleil ne vienne faire pâlir le feu de ce Conseil... La Perdrix a mérité cent fois le bûcher et la torture ! Qu'il meure ! et que cette nuit soit pour tous une nuit de fête !...

LE SERPENT-RUSÉ (*faisant claquer sa langue*).

Il me tarde de goûter cette chair française !

DES VOIX.

Oui ! A mort ! A mort !

L'OURS-NOIR.

Que les chefs qui désirent sa mort étendent la main ! (*La majorité des chefs obéit.*)

L'ORIGINAL.

Que les chefs qui aiment Garagonthier, que ceux qui ne veulent pas tremper dans ce crime insensé me suivent !... (*Il sort avec les Tsonnonthouans et quelques autres chefs.*)

Scène VII.

L'OURS-NOIR (*prenant l'avant-scène*).

Je triomphe !... Qu'on apprête le bûcher ! (*On lie Le Moyne au poteau. Des Iroquois apportent des fagots.*)

LE SERPENT-RUSÉ.

Comme elle va être douce la vengeance...

(*Frappant dans la main de l'Ours-Noir.*)

Tous deux à l'humiliation, mais tous deux à la revanche !...

L'OURS-NOIR (*se tournant vers la foule*).

Guerriers de toute tribu, souvenez-vous de vos fils, de vos frères, que la Perdrix a envoyés au pays des morts !... Dans cette chair blanche, enfoncez des tisons ardents !... Quand, sa chevelure arrachée, le sang coulera sur ses épaules, quand la graisse de ses jambes pétillera comme la résine du pin, quand son cœur maudit aura cessé de battre, alors qu'on allu-

me de grand feu sous les chaudières et que tous, hommes, enfants, vieillards, squaws, goûtent la chair du guerrier blanc... En attendant, chantez, réjouissez-vous ! (*Cris dans la foule.*)

LE MOYNE.

Seigneur ! je ne suis qu'un pécheur et vous m'admettez à la gloire du martyr... Mon Dieu ! Je vous offre ma vie, je vous l'offre pour la Nouvelle-France et pour la conversion de ces barbares... Je jette dans le sein de votre Providence mon épouse et mes enfants... et je meurs sans regret !...

SOLO

L'OURS-NOIR ou LE SERPENT-RUSÉ.

Autour du feu prêt à le consumer,
 Accourez tous voir le pâle visage !
 C'est la Perdrix, le célèbre guerrier ! (*Bis*)
 Longtemps son nom, de village en village
 Sema la crainte au cœur des Iroquois.
 Sur lui nos chefs, l'orgueil de nos cabanes.
 Toujours en vain épuisaient leurs carquois.

CHŒUR DES IROQUOIS.

Laissez, ô morts, laissez errer vos mânes
 En cette nuit au séjour des vivants ;
 Calmez enfin votre soif de vengeance :
 Il va mourir le plus brave des blancs.

RÉCITATIFS.

UN CHEF.

Autour de lui, chantons, formons la danse.
(Danse.)

UN ENFANT.

Déjà sous les chaudières
S'allument de grand feux :
Que de larmes amères
Vont couler de tes yeux !

UN VIEILLARD.

Les glaces de soixante hivers
Ne m'ont laissé qu'un bras débile,
Et le caribou des déserts
Se rit de mon arc inutile ;
Mais au récit de tes exploits
Mon vieux cœur a bondi de haine,
Et pour animer l'Iroquois
J'amassais des bûchers de chêne.

(Reprise du chœur et de la danse.)

L'OURS-NOIR.

Ah ! comme je jouis de te voir souffrir !... Que je suis heureux en pensant aux larmes qu'à cette heure versent tes fils et ta squaw...

La nuit sera belle et lumineuse !... Quelle fête pour les tribus !... (Ricanant.) Où

est-il donc ce Garagonthier en qui tu mettais ton espoir ?... (*Se tournant vers le fond, — voix tonnante.*)

Garagonthier !... viens donc du pays des morts le sauver du bûcher !...

Scène VIII.

(*Depuis quelques instants, rumeurs, bruits, cris. Garagonthier s'élance sur la scène, suivi des chefs sortis précédemment.*)

GARAGONTHIER.

Me voici !... (*L'Ours-Noir et le Serpent-Rusé se réfugient sur un côté de la scène.*)

LA FOULE.

Garagonthier !... Vive Garagonthier !

GARAGONTHIER.

Guerriers des Cinq-Cantons, vous m'acclamez, vous êtes donc heureux de me revoir ?

LA FOULE.

Oui ! Oui ! Vive Garagonthier !...

L'ORIGINAL.

J'étais sûr que l'Ours-Noir mentait quand il affirmait sa mort !

GARAGONTHIER.

Je remercie les manitous protecteurs de nos villages de m'avoir envoyé à temps pour empêcher l'imprudence que vous alliez commettre.

L'OURS-NOIR (*s'avançant*).

Garagonthier n'a pas le droit d'empêcher ce que le Conseil a décidé.

GARAGONTHIER (*à l'Ours-Noir*).

Toi, (*l'Ours-Noir recule,*) vil tueur d'enfants ! Silence ! (*A la foule.*) Chefs, guerriers, vous savez que celui qui vous parle n'a jamais reculé devant l'ennemi et que son âme est inaccessible à la peur... Mais, est-ce au moment où les blancs, plus nombreux que les étoiles là-haut, débarquent à Stadaconé, que nous allons les provoquer?... Déjà de vastes forts de pierre s'élèvent le long de la rivière ; des canots sans nombre apportent la poudre et les mousquets... Voulez-vous donc la destruction complète de notre race?... Non, je veux croire que la sagesse habite encore dans vos esprits.

DES VOIX.

Il a raison ! Il a raison !

GARAGONTHIER.

Ce n'est pas tout. Écoutez ! Prisonnier des Algonquins, j'allais mourir au poteau de torture, j'allais laisser cette chevelure aux mains abhorrées de nos ennemis, lorsque je fus délivré... par des blancs, par les serviteurs de celui que vous alliez brûler... Persisterez-vous à demander sa mort ?... Ne me laisserez-vous pas acquitter ma dette ?... Frères ! Si vous avez quelque estime pour Garagonthier, répondez ?...

DES VOIX.

Vive la Perdrix !— Non, qu'il meure !... A mort !— Vive Garagonthier ! Vive la Perdrix ! Vive la Perdrix ! (*On délire Le Moyne. On l'entoure.*)

LE MOYNE (*serrant la main de Garagonthier*).

Garagonthier ! Merci ! Je n'attendais pas moins de ta vieille amitié.

L'OURS-NOIR (*sortant avec le Serpent-Rusé et d'autres partisans*).

Je l'aurai quand même ma vengeance !
Périsse le nom de Garagonthier !

GARAGONTHIER.

Sortez, vipères ! Nous nous reverrons !

Scène IX.

LE MOYNE (*à part*).

O l'horrible pensée ! (*A un Tsonnonthouan.*) Tsonnonthouan, vite, cours au wigwam de l'Ours, et ramène l'enfant enfermé. . .

LE TSONNONTHOUAN.

Quoi ! Un enfant ?

LE MOYNE.

Vite ! Les minutes sont précieuses ! Au nom de Garagonthier ! (*Le Tsonnonthouan sort en courant.*)

GARAGONTHIER (*à un autre Tsonnonthouan*).

Va dans l'anse tout près d'ici chercher les français, mes libérateurs. Répète trois fois le cri du hibou et les canots sortiront des roseaux. Va ! (*A Le Moyne.*) La Perdrix, je te réserve une surprise ! (*Le Tsonnonthouan sort.*)

LE MOYNE.

Mes hommes t'ont donc suivi jusqu'ici ! Je connais leur dévouement ; cela ne me surprend pas.

GARAGONTHIER (*souriant*).

Mon ami ne devine pas !. . .

LE MOYNE.

Vraiment ! . . .

GARAGONTHIER.

Chefs, tout à l'heure, le peuple s'est prononcé. Ratifiez-vous son jugement ?

UN CHEF ONONTAGUÉ.

J'accepte ! Au fond du cœur, cet acte me répugnait.

LE RENARD.

Je reconnais la sagesse des conseils de Garagonthier. Allons à Stadaconé et faisons avec Ononthio une paix solennelle et durable.

DES VOIX.

Oui ! Oui ! la paix ! la paix !

L'ORIGINAL.

Le temps presse ! Partons demain ! N'attendons pas que les soldats blancs, croyant la Perdrix mort, aient pénétré jusqu'ici.

L'AIGLE-CHAUVE.

Formons une ambassade des cinquante chefs les plus considérables des Cinq-Cantons.

DENT-DE-LOUP.

Apportons à Ononthio des colliers et des fourrures.

(Depuis la réplique de l'Original : « Le temps presse... etc... » on entend au loin des bribes de la chanson du deuxième acte : « Ma Normandie ». Le Moyne et les sauvages font silence, écoutent, cherchent à distinguer d'où vient le bruit. Les voix se rapprochent et tout-à-coup Chicot et les Français font irruption par le fond en chantant gaiement : « En avant ! Fanfan Latulippe ! » Pierre se dissimule derrière les autres.)

Scène X.

GARAGONTHIER (*montrant les arrivants*).

Voilà ceux qui ont éteint les flammes de mon bûcher ! Qu'on les fête ! (*Effusions ; Le Moyne serre la main de tous ses hommes.*)

DES VOIX.

Vive les blancs ! Vive Garagonthier !
Vive la Perdrix !

GARAGONTHIER (*à part*).

Et mon fils... nul n'en parle !... Sans doute, il est encore loin d'ici... Hélas !

LE MOYNE (*apercevant son fils Pierre*).

Pierre !... Toi ici !...

PIERRE (*se jetant dans ses bras*).
Mon père !

LE MOYNE (*à Garagonthier*).
Voilà ta surprise ! (*A Pierre.*) Mais comment se fait-il ?... Explique !...

PIERRE (*avec résolution*).
J'avais juré !... Je suis venu !...

LE MOYNE (*gravement*).
Madame ta mère t'a laissé partir ? (*Pierre baisse la tête.*) Ah ! Je comprends !... Pierre, je désapprouve ta désobéissance, mais pour ton courage, pour ta noble action, je suis fier de toi ! (*Geste paternel.*)

CHICOT (*s'avançant humblement*).
Mon bien-aimé maître, c'est moi qui suis la cause de votre captivité ... C'est ma faute, oui, ma faute à moi, imbécile, si vous avez failli être mangé par ces affamés... Je ne m'en laverai jamais !

LE MOYNE.

Console-toi, mon brave Chicot, tu n'es pour rien dans mon malheur... C'est ma témérité !...

CHICOT.

Cependant, si j'avais retenu ma langue !... Ah ! ma langue ! je tiens ça de la défunte et ça me suivra jusqu'au cimetière !..... Mais puisque vous me pardonnez de si bon cœur, je vais m'occuper de mes petites affaires... (*A un Tsonnonthouan.*) Viens me montrer le wigwam de l'Ours-Noir ! (*Il entraîne le sauvage.*) Viens, viens donc, satané Peau-Rouge ! (*Tous deux sortent.*)

GARAGONTHIER (*triste*).

Il manque quelque chose à ma joie :
Fleur-du-Lac !

LE MOYNE.

Espérez, chef ! (*Il inspecte les coulisses ; à part.*) Le Tsonnonthouan tarde bien !..... Ah ! le voici !

Scène XI.

(*Le Tsonnonthouan fait irruption, portant Fleur-du-Lac garrotté dans ses bras ; Le Moyne le prend et le place devant Garagonthier. Un sauvage coupe prestement les liens.*)

LE MOYNE.

Garagonthier ! Tu m'as sauvé la vie !
Je te rends ton fils !

GARAGONTHIER (*serrant Fleur-du-Lac dans ses bras*).

Mon fils ! mon Fleur-du-Lac !

FLEUR-DU-LAC.

Père ! Père ! tu es donc sauvé !.....
et la Perdrix aussi !...

GARAGONTHIER.

Mais toi, mon fils, d'où viens-tu ?.....
Ces liens ?

FLEUR-DU-LAC.

C'est l'Ours-Noir... (*Mouvement dans la foule.*)

LE TSONNONTHOUAN.

Envoyé en hâte par la Perdrix, j'ai trouvé l'enfant baillonné et attaché dans le wigwam de l'Ours... Je suis arrivé à temps, car le feu, allumé par une main criminelle, commençait à envelopper la cabane...

GARAGONTHIER.

Toujours cet infâme !... Ah ! vengeance !
calme pour un moment tes flammes dévoran-

tes ; bientôt je donnerai libre cours à ce fleuve de feu qui me brûle le cœur... Viens ! mon Fleur-du-Lac, que je te presse encore dans mes bras. (*Ils s'embrassent.*)

Scène XII.

CHICOT (*il entre en courant, tenant en main sa chevelure*).

La voilà ! La voilà ! cette chevelure qui faisait l'orgueil de la défunte madame Chicot, née Perrine Latulippe !... Ah ! Ours-Noir d'enfer ! fils préféré de Satan ! je te l'avais dit que j'irais la prendre, ma chevelure !... La voilà... c'est bien elle !... je l'aurais reconnue entre mille autres !... (*Les sauvages rient.*)

PIERRE.

En es-tu sûr ?

CHICOT.

Si j'en suis sûr ?... Mais elle m'a reconnu aussi !... (*Apercevant tout à coup Fleur-du-Lac.*) Tiens !... te voilà, toi ! tu es un brave enfant, digne fils de monsieur Garagonthier... (*On rit.*) Oui ! elle m'a reconnu... elle sautait comme une folle entre mes doigts. (*On rit. Il place sa chevelure sur sa*

tête.) N'est-ce pas que je suis passable comme ça ?... Dites, messieurs les Peaux-Rouges ?... (*Ton apitoyé.*) Dans le passé, quand on me demandait si j'étais marié, je me contentais de me découvrir ; on comprenait... et on respectait mon malheur... Monsieur Le Moyne... croyez-vous que je pourrai trouver femme maintenant ?...

LE MOYNE (*souriant*).

Bien sûr, mon ami !... Chicot recoiffé fera fureur à Ville-Marie !... Je serai ton témoin !

CHICOT.

C'est vraiment beaucoup d'honneur !... Grand merci, c'est convenu !...

L'AIGLE-CHAUVE.

Du bruit... des cris... on vient...

Scène XIII.

(*L'Ours-Noir et le Serpent-Rusé entrent, suivis de leurs partisans. Étonnement des Français, de Garagonthier, etc. Le Serpent-Rusé marche, le couteau levé, vers Le Moyne. L'Ours-Noir, armé d'un tomahawk, bondit sur Garagonthier. En-*

gagement dans les coulisses entre Français et sauvages).

LE SERPENT-RUSÉ.

Mort à l'ennemi des Iroquois !

L'OURS-NOIR.

Cette fois, je la tiens, ma vengeance !

(Pierre bondit devant Garagonthier, et tend horizontalement son mousquet, sur lequel vient se briser le tomahawk de l'Ours-Noir. Celui-ci, désarmé, engage la lutte corps à corps avec Garagonthier. Après un peu de balancement, Garagonthier terrasse l'Ours-Noir et lui plonge son couteau dans le cœur. Fleur-du-Lac arrache un pistolet de la ceinture d'un Français et couche le Serpent-Rusé. Vive fusillade, cris. Attitude calme de Le Moyne, qui est sans armes.)

PIERRE.

Pas encore ! *(Les deux chefs tués, les agresseurs s'enfuient.)*

LES FRANÇAIS ET AUTRES.

Victoire ! Victoire !

LE MOYNE *(prenant la tête de l'enfant).*

Fleur-du-Lac, tu es un brave. Merci.

FLEUR-DU-LAC.

Ne m'avez-vous pas sauvé la vie deux fois ?

GARAGONTHIER.

Les castors engendrent des castors, et les braves enfantent des héros ! La Perdrix a un fils digne de lui.

LE MOYNE.

Amis, la Providence vient de se servir du bras de ces enfants pour punir ces misérables. Devant leurs cadavres encore chauds, remercions le Seigneur. Il châtie les coupables, délivre les innocents et fait de cette nuit d'horreur une nuit de victoire !

LES FRANÇAIS.

Gloire à Dieu ! Gloire à Dieu !

GARAGONTHIER.

Quant à nous, dès l'aube, prenons la route de Stadaconé. Allons sans retour enterrer la hache de guerre avec Ononthio.

LES CHEFS.

A Stadaconé ! A Stadaconé !

GARAGONTHIER.

Et vous, blancs, retournez dans votre pays. Je vous y accompagnerai, car je veux remer-

cier le Gouverneur de sa bonté pour mon fils. La Perdrix, je te confie Fleur-du-Lac ; je veux qu'il apprenne la sagesse et les merveilles des blancs. Qu'il adore ton Dieu s'il le désire... Quand il le voudra, il reviendra vers ses frères et leur amènera des robes noires. Fleur-du-Lac, j'ai toujours respecté le Dieu des blancs, et c'est de ta bouche que je veux apprendre à le connaître.

FLEUR-DU-LAC.

Je l'aime déjà, le Dieu de la Perdrix. C'est lui que j'ai prié tout à l'heure dans la hutte de l'Ours ; c'est lui, je le sais, qui a séché mes larmes, délivré mon bienfaiteur et m'a rendu mon père... Je veux être chrétien... Je veux le baptême dont on m'a parlé... J'aurai l'âme blanche comme la neige !

LE MOYNE (*lentement et avec gravité*).

Enfant, tu es chrétien !

FLEUR-DU-LAC ET AUTRES.

Que voulez-vous dire ?

LE MOYNE.

Sous la main brutale de l'Ours-Noir, quand tu roulas à mes pieds... évanoui...

FLEUR-DU-LAC.

Oui ! je me souviens !... J'ai cru que j'allais mourir...

LE MOYNE.

Sûr qu'il te tuerait, j'ai voulu t'ouvrir les portes du ciel. Je t'ai baptisé avec l'eau dont tu avais rempli ma gourde !... (*Lentement.*) Et ton âme, enfant, est blanche comme la neige !...

FLEUR-DU-LAC (*avec enthousiasme*).

Je suis chrétien ! Quel bonheur ! Mon âme est blanche !... Le Dieu des blancs est devenu mon père aussi ! (*Il tombe un genou en terre.*) Quels mystères... Vive le Dieu des blancs !

LES FRANÇAIS.

Vive Dieu !

PIERRE.

Puisque tu es chrétien, tu es doublement mon frère ! (*Il tombe à genoux aux côtés de Fleur-du-Lac et le tient enlacé.*)

GARAGONTHIER.

Gloire à l'innocence !... Honneur aux grandes âmes ! (*Il tend la main à Le Moyne par-dessus la tête des deux enfants.*)

LE MOYNE.

Vive Garagonthier !

TOUS.

Vive Garagonthier !

GARAGONTHIER.

Disons plutôt : Vive Le Moyne !

TOUS.

Vive Le Moyne ! Vive Le Moyne !
(*Les enfants dans la même position.*)

TABLEAU.

(*On chante en chœur sur l'air national.*)

O Canada, devant nous va s'ouvrir
La vision des siècles à venir ;
Refleuris, ô lys de la France,
A l'ombre de la croix !
Disparais, ô forêt immense,
Témoin de nos exploits !
Place à nos fils, pleins de vaillance,
Servant leur Dieu et défendant leurs droits !
(*Bis*)

FIN